

L'AGE DE LA PIERRE MAL POLIE

NON-SENS FICTION

par

Antoine de Santextupéris

Cette épique saga picaresque trouve sa source encore gelée juste à la fin de la troisième glaciation. Le froid perdait de sa sévérité et toutes les jolies femmes — même les moches — en profitaient pour dévoiler leurs extrêmes rondeurs encore prisonnières de magnifiques manteaux en peau de bébé phoque adulte. Des milliers de mammoths congelés commençaient à décongeler et les hommes se hâtaient d'en manger le plus possible avant que la pourriture, les asticots et autres prédateurs ne leurs volassent cette manne nourricière. Mais à ne manger que de la viande, le cholestérol montait, montait, montait... Comme aucun savant n'avait découvert les dangers liés à son excès, tout le monde l'ignorait et ne s'en portait pas plus mal.

Par une froide après-midi d'été, quelques membres de la tribu Rougeauds s'affairaient, en contrebas de leur F3 caverneux, sur un mammoth septuagénaire probablement décédé, il y a fort longtemps, d'un rhume de cerveau. Étalaé sur un lit de lichen, le crâne de la bête laissait échapper au niveau des sinus un torrent de morve. Trois enfants à quatre pattes léchaient avec délices cette suavité opaque. À l'opposé de la bête affalée un groupe d'adultes pénétrait le bas-ventre à la recherche de Marc-Olivier qui s'était imprudemment aventuré dans le dédale nauséabond des viscères. Rapidement, Françoise parvint à identifier un pied. Ses orteils en éventail prouvaient à quel point son possesseur prenait du plaisir à se trouver en ces lieux. Elle s'en saisit en hurlant : « Onc, onc, onc, onononc, onc, onc, onc » Que l'on pourrait aisément traduire par : « J'ai un pied, venez m'aider, j'ai un pied ». Gisèle, chef de tribu adjointe, se précipita, prit le pied et en mordit le gros orteil. Un cri sourd mais néanmoins puissant monta de l'ampoule rectale du cadavre. Rien de plus. Marc Olivier ne semblait pas vouloir quitter ce havre de pets. Alors Françoise, pris sa

respiration, plongeait dans le magma intestinal et se mit à le brasser méthodiquement. L'autre pied fut rapidement localisé et tiré vigoureusement. Gisèle vint lui donner un coup de main et après un quart d'heure de lutte avec les éléments, l'anale aventure de Marc-Olivier prit fin en un énorme PLOP !. Gluant et dépité, il dégageait une odeur qui, de nos jours, serait qualifiée d'effroyable, mais qui, à l'époque, offrait toute la délicatesse d'un parfum raffiné. Giselle tança fortement l'imprudent. (Le langage Rougeauds, dans lequel nos oreilles grossières ne perçoivent que de vulgaires " Onc, Onc, Onc, Onc ", recèle une infinité de nuances allant du : " Onc, Onc " au " Onc, Onc ". Dans un souci d'efficacité — sauf lorsqu'il sera question des périodes pré-préhistoriques — je ne vous en livrerai que la traduction, ce qui donne: " Quel sagouin ! Tu voulais te bâfrer le petit côlon à toi tout seul, mon salaud ! Si nous n'étions pas intervenu ta gourmandise t'emportait dans l'ailleurs (L'au-delà n'ayant pas encore été découvert, on se contentait de l'ailleurs) . Les mecs, vous êtes tous pareils. C'est tout pour ma gueule et rien pour les autres !

- Marc-Olivier: Non, non, j't'assure, c'est pas c'que tu crois.
- Françoise : Alors pourquoi qu'tu t'planquais là d'dans, si c'est pas pour bâfrer en égoïste?
- Marc-Olivier : Je cherchais mes lunettes...
- Françoise : Ah c'est la meilleure, Monsieur cherchait ses lunettes. Tu nous prends vraiment pour des cons !
- Marc-Olivier : j'te jure sur la tête de ma mère indigne que j'cherchais mes lunettes.

- Gisèle : Cessons cette controverse polémiquante ! Nous avons à peine trois heures pour disposer cents mètres d'intestins en lieu sûr ! Alors, la ferme et au boulot !

- Marc-Olivier : On pourrait peut-être faire travailler les enfants ?
- Gisèle : Pas question, la convention de Grafouille !
- Marc-Olivier : Quoi, la convention de Grafouille ?

- Gisèle : La convention de Grafouille interdit le travail des enfants tant que le soleil peut les voir.

- Marc-Olivier : Y' qu'a les faire travailler la nuit ?

Loana qui venait de se joindre à la conversation intervint : « s'il te plait, laissons le travail des enfants à l'ère moderne. En attendant, nous perdons du temps. La nuit est en équilibre, et les Ramalens nous observent ».

À une dizaine de kilomètre à vol d'oiseaux casaniers (les oiseaux migrateurs volent plus rapidement, ce qui raccourcit sensiblement les distances) se trouvait le village Ramalens. Ceux-ci pêcheurs de pères en fils et de mères en filles habitaient de jolis chalets sur pilotis réglables qui avaient pris pieux dans le sol alluvial longeant l'Alzou. C'est en ramant à l'envers pour accoster une de ses rives que les Ramalens se baptisèrent eux-mêmes Ramalens car ils pratiquaient l'autodérision aussi bien que la pêche au harpon. L'Alzou ancien fleuve au majestueux débit d'eau avait hélas laissé passer beaucoup trop d'eau sous ses ponts inexistantes. Et le fameux dicton qui affirme que les petits ruisseaux font les grandes rivières s'inversa inexorablement. Le fleuve redevint rivière, puis ruisseau et enfin souvenir de ruisseau coulant à sec.

La nourriture essentielle des Ramalens étant le poisson, ils durent, à cause de l'assèchement de leur cours d'eau se contenter de poissons séchés, plus exactement, de morues séchées. Aussi, du matin au soir, pouvait-on voir nos braves pêcheurs ratisser, dans une poussière suffocante, le lit sablonneux de l'ex-rivière. Ils formaient des petits tas de poissons plats qu'ils entassaient dans des brouettes à roues ovales (ancêtre de la roue ronde). Mais à force de nager sur le sable sec, les pauvres morues mâles s'étaient usées les parties génitales et ne parvenaient plus à féconder leurs femelles. À cause de cela, les morues enceintes jusqu'aux yeux restaient plates comme des morues voire comme des limandes et ne donnaient naissance qu'à des riens

en forme de mirages. Ces riens, même absorbés en grandes quantités par les Ramalens affamés n'étaient pas grand-chose au regard de leurs besoins protéiniques. Si l'absorption de poisson, donc de phosphore, avait rendu les Ramalens fort intelligents, sa quasi-disparition les rendit maigres et cons. La nuit venue, la vallée résonnait du tintement cristallin des os des couples se lutinant. C'était triste à nourrir.

" Dans la morue, rien n'est perdu " proclamait un proverbe publicitaire. Mais il fallait se rendre à l'évidence, l'extinction de leurs bancs publics était incontournable. La réactivité étant une vertu Ramalanne, ils se mirent à lorgner vers de nouvelles ressources. Les Rougeauds, essentiellement carnivores, ressentaient ces regards comme autant de menaces. Chez les Rougeauds, on se portait bien. Les parents rondouillards engendraient des enfants bedonnants. Quant aux grands-parents, leurs nombreux bourrelets flasques prouvaient qu'ils n'étaient pas à plaindre.

En cette fin d'après-midi, les Rougeauds se démenaient à mettre au garde-manger les cent mètre d'intestin retord du mammoth. Tandis que Loana déboyait, une procession d'hommes et de femmes portait la longue guirlandes viscérales. Trente mètres séparaient le pachyderme de la grotte garde-manger. Celle-ci occupait un quatrième étage caverneux choisi pour décourager la venue d'éventuels prédateurs. Marc-Olivier, José et Gisèle dans un nuage de mouches vertes s'employaient au délicat enroulage du viscère dont le dégel avait rendu la gluance originelle.

- Marc-Olivier, à José : C'est embêtant. On a pris du retard et en plus, on n'a pas de sang pour le boudin.
- José : Va falloir trouver des donneurs.
- Marc-Olivier : Déjà, rien ne dit qu'on va pouvoir tout rentrer.
- Gisèle : Et surtout tout garder ?
- José : Pourquoi cette grotte a-t-elle été creusée en pente ?

- Gisèle : Pour que les impuretés puissent s'écouler correctement.
- José : Elle est quand même très pentue.
- Gisèle : Y' a beaucoup d'impureté

Les Rougeauds fins stratèges avaient élu domicile dans le pâtre de grottes surplombant la vallée. Ainsi ils pouvaient voir venir. Quant à l'accès « grottesque » du garde-manger, si son quatrième étage sans ascenseur le mettait à l'abri des convoitises, son accès en était des plus périlleux. En effet, découvert depuis peu, l'escalier n'en étant qu'à ses premiers balbutiements et un escalier qui balbutie à la nuit tombante, ça n'a rien de rassurant. En ces temps incertains, vivre était un exploit quotidien. Avant d'en poursuivre la narration, il me vient l'envie, dans un souci purement pédagogique, de vous conter la naissance et la découverte l'escalier.

Quand l'homme lassé d'être singe, devint homme, il descendit de l'arbre pour habiter la grotte. Seulement voilà, sans distraction, livré à lui-même, il passait son temps à copuler. La grotte fut rapidement surpeuplée. Il dut alors habiter la grotte à étages. L'escalier n'existant pas encore, La montée se faisait grâce à une échelle. Quant à la descente, c'était un jeu d'enfant : On se laissait glisser par une sorte d'escalier sans marche appelé toboggan. Dégrossi à la hache, le bois brut de ce toboggan laissait apparaître nombre d'échardes qui, durant la descente, se plantaient sournoisement dans les parties charnues et les parties tout court du pré-néandertalien. Pour pallier cet inconvénient, les hommes se durcissaient le cuir fessier jusqu'à la corne lors d'interminables séances de coups de pied au cul.

Brandon, concierge préhistorique, avait le don d'observation : il était voyeur scientifique. Aux premiers jours du printemps, il remarqua que toutes les échelles en chaleur se tordaient devant les toboggans. Lesquels, excités comme des bêtes, se gonflaient de sève en

bourgeonnant sans retenue. Alors, il plaça l'échelle la plus pulpeuse sous le toboggan le plus raide. Le toboggan grimpa à l'échelle et toute la nuit durant, leur bois grinça de plaisir. Neuf mois plus tard, Ludivine, Cent sept Kilos, épouse de Brandon qui venait juste de recevoir le prix Nobel de concierge pour l'ensemble de son œuvre, effectua une descente expérimentale de l'escalier pré pubert au cours de laquelle . Balai, dentier, lunettes et pantoufles fuyant la masse en chute libre furent rattrapés et sauvagement écrasés sous l'avalanche humaine. Dix minutes plus tard, la cellulite de conciergiale en vibrait encore. Ayant rassemblé ses esprits et ses accessoires, Ludivine massait ses deux coussins fessier qui viraient au bleu nuit. Cette chute l'intriguait. Elle examina minutieusement ce qu'elle venait de descendre. Stupeur, de fines excroissances horizontales barraient le toboggan à intervalles réguliers. Elle comprit immédiatement la cause des vibrations dantesques qui avaient endoloris son fessier. Et là, est-ce mu par son instinct de concierge ou poussée par la curiosité des grands aventuriers. Elle posa un pied sur la première des excroissances. Constatant qu'elle n'avait qu'à poser l'autre pied sur la seconde pour s'élever, elle le fit. Hélas beaucoup de marches immatures montraient des déformations incompatibles à leur franchissement. C'est au niveau du troisième étage, dans une spire en dévers que Ludivine posa un pied confiant sur une marche inexistante. Cette première tentative d'escalade d'escalier s'interrompit brutalement. Elle qui n'avait jamais eu froid aux yeux eut très chaud aux fesses. Poussant un cri d'effroi, elle partit à la renverse en exécutant des figures dignes du championnat du monde de trampoline, mais sans trampoline. Cette chute se solda par un enfoncement de la cage d'escalier, le bris d'un grand nombre de membres et un séjour de deux mois dans le ciment pour cause de pénurie de plâtre. Ce qui entraîna quelques complication puisque l'homme médecine en cassant le ciment lui brisa à nouveau deux ou trois membres.

La découverte de l'escalier représenta un bond en avant pour notre civilisation. Au début, nombre de fesses y laissèrent des plumes. Les gens continuaient à descendre tête baissée et fesses en avant, oubliant la présence des marches. Que de coccyx occis ! Un autre fléau sévissait alors : les voleurs d'escalier. Profitant des longues nuits d'hiver et du sommeil des habitants, les voleurs enrôlaient les escaliers dans le sens de la marche et disparaissaient, ne laissant à la place qu'un grand vide en forme d'escalier, mais surtout en forme de vide. Aussi, beaucoup de femmes, entendant leurs maris au matin leur dire : "Chérie je vais chercher les croissanananants" ne les revirent pas vivants et ne mangèrent que des croissants mouillés de larmes (c'est pas bon). Pendant ce temps, les voleurs d'escalier revendaient leur butin sous le manteau. Mais beaucoup d'encaustique est passée sur leurs marches depuis ces temps héroïques, et les Rougeauds de notre histoire empruntaient l'escalier comme s'il avait toujours existé.

Ce jour-là, cependant, rien ne se déroulait ou plutôt s'enroulait normalement dans la grotte garde-manger. Les trois pièces encombrées de milliers de cuisses de tortues, de centaines de foies d'oies cirrhosés, de dizaines de fesses d'huîtres déshydratées et d'une queue de dinosaure confite, ne laissaient que le vestibule pour entreposer les prémices du futur boudin. Pourtant savamment enroulés, les cent mètres de viscères gluants, aidée par la pente douce, commençaient à glisser vers la sortie.

L'ingénieuse Gisèle avait eu beau tresser un savant rempart de boîtes à œufs, elle s'inquiétait : "C'est pas stable? C'est pas stable. Je n'aime pas ça du tout !..." À peine eut-elle prononcé ces quelques mots qu'une vague tumultueuse de boyaux déborda le fragile barrage. Leur flot flasque guidé par la pesanteur — qui ne perd jamais une occasion de dicter sa loi — emporta Gisèle dont les cris gutturaux traduisaient l'insoutenable peur. Le perfide vide accueillit la chute à bras ouvert, elle se termina quatre étages plus bas, sur la dure réalité

d'une plate-forme granitique CHAFLAFFF!. Gisèle sans connaissance flottait sur une bouillie glaireuse. Comme s'il désirait retrouver sa place dans l'animal dont il était issu, le magma viscéral glissa jusqu'au mammoth et s'immobilisa. Tout était à refaire. Assistant à la scène, Pedro, qui rentrait de la chasse aux fraises, se précipita sur l'ancienne jeune femme pour tenter de la réanimer. Sa légendaire haleine repoussante fit merveille. À peine eut-il entamé son bouche-à-bouche d'urgentiste chevronné que Gisèle prise d'un spasme de dégoût revint à elle et vomit. Sans un mot, sans une plainte, mais avec dans le regard toute l'héroïque volonté de vaincre cette conne d'adversité, les Rougeauds reprirent leur pugnace procession.

La lumière déclinait toute responsabilité et un disque de fourrure rose vint entourer le soleil. C'est le moment que choisit la traître armée des charognards pour s'avancer à pas de loup (pour les loups seulement). Chacals, écrevisses, hyènes, piranhas, crocodiles, vautours, sangsues, loups et vaches dont l'œil cruel faisaient froids dans le dos, guettaient le moindre moment d'inattention des Rougeauds pour se rapprocher du mammoth sans défense. Les vaches de ce temps-là étaient carnivores. Leurs puissantes mâchoires, pouvaient réduire en bouillie, puis en farine animal, n'importe quelle bestiole consentante ou non. Arrivée en éclair, la pourriture étendait sa verte pâture aux escadrilles de mouches enceintes jusqu'aux yeux qui profitaient de cette spacieuse maternité pour assurer l'avenir de leur race par de puissantes pontes à répétition.

Les Ramalens, les charognards, la pourriture, la nuit, et ce garde-manger qui ne voulait rien garder... La situation était critique. Aussi, Gisèle réquisitionna tous ses neurones, rajusta sa tunique en peau de hérisson retourné et s'adressa à ses congénères. « Rougeauds, rougeaudes, c'est dans la lutte que les grands peuples se sont forgés. Forgeons-nous donc, puisque le grand marteau de l'adversité frappe

sur nos têtes et nous tumifie, relevons celles-ci et fixons le mauvais sort dans le blanc des yeux afin de lui montrer notre détermination. Pendant que nous y sommes, relevons aussi le flasque défi boyautal qui gît à nos pieds». À ce moment, le marteau ci-avant indiqué, comme pour marquer sa présence, vint à nouveau frapper la boîte crânienne de la sous-cheftaine. Rien de grave, Une centaine de fesses d'huitres tentaient de regagner leur corps crustacé. Ce nouveau coup, bien loin de l'abattre, la stimula. Les ordres fusèrent :

- Gisèle : José, va trouver les Ramalens et invite-les à un petit buffet campagnard gratuit.
- Pédro, va sécuriser l'intestin et viens aider Loana à recoudre le mammoth, Françoise, Abdel et Isaac, vous monterez la garde chacun à un orifice. Ayez le gourdin implacable! Je ne veux pas entendre une mouche voler.
- Abdel : C'est impossible, elles sont toutes en ceintes et ne tiendront jamais jusqu'à demain, laissons-les pondre.
- Marc-Olivier : Ha Oui belle idée ! Si on les laisse pondre, les autres vont tenter un coup de force. Faites c'que j'vous dis et en vitesse !
- Françoise, Abdel et Isaac, répondirent en chœur : Bien cheftaine ! On y va !
- Gisèle : Reste-t-il de la morve?
- Abdel : Non, les enfants ont tout mangé.
- Gisèle : Reste-t-il du cerveau ?
- Abdel : Juste la partie qui contient les rêves.
- Gisèle : Lancer les rêves aux charognards, ça les induira en errance.

À peine eût-elle terminé de donner ses consignes qu'apparurent, sur le petit chemin en lacets qui montait vers le camp, les torches des premiers Ramalens. Ceux-ci possédaient le feu et même le briquet

depuis que l'un d'eux, le gros Hardy après avoir fermé son poing sur son pouce, projeta vigoureusement ce dernier vers l'extérieur. Une jolie flamme bleue vint danser en haut de son doigt boudiné éclairant la naissance magique du briquet. Grâce à cette découverte, l'aura Ramalanne ne cessa de briller au firmament des pyromanes solidaires. Car les Ramalens n'étaient pas avares de feu et bien qu'à longueur de journée, ils s'entendaient demander : « T'as pas du feu » jamais ils ne refusèrent d'en donner. Pour ne pas être en reste des peuples civilisés, les Rougeauds eux, maîtrisaient l'art de la massue. Peu de gens se servaient de cet instrument avec autant de dextérité. La batte de baseball, qu'on appelait alors massue ou gourdin, était utilisée par les Rougeauds pour tuer les ours, planter des clous, se curer les dents (le cure-dent n'est ni plus ni moins qu'une massue de précision époincée au deux bouts), voire se couper les ongles. Comment s'y prenaient-ils ? C'est simple. Il suffisait de poser son doigt sur un silex taillé en amande, en laissant juste dépasser la partie de l'ongle à couper, puis d'asséner un énorme coup de massue. Pour les ongles des mains, ce n'était déjà pas facile. Mais quand on s'attaquait à l'ongle du petit orteil, malheur aux maladroits ! On utilisait ce même procédé pour couper les cheveux. Après avoir aiguisé son silex, le coiffeur plaçait les cheveux sur celui-ci et HOP Ou plutôt et VLAN!, un bon coup de massue. Lorsque la mode des cheveux courts fit fureur, elle fit aussi une hécatombe. Il faut que je vous narre la découverte de la massue. Un jour, un Rougeaud et une Rougeaude, (sa femme ou celle d'un autre, nous reviendrons plus tard sur l'élasticité des liens du mariage aux temps de leur inexistence). Un jour, donc, Manon et Henri se promenait dans la forêt, quand soudain, l'homme aperçut une sorte de Haubabab, cousin du Baobab, aux branches duquel pendaient d'énormes fruits ressemblant à de longues gouttes solides qui ne tombaient jamais. Intrigué, Henri se mit à secouer violemment l'arbre... Rien. Manon vint ajouter sa force à celle d'Henri et le pauvre arbuste

géant frôla le déracinement, alors, comme à regret, un fruit se détacha et vint frapper le crâne de Manon. Elle tomba dans les pommes. De rage Henri secoua à nouveau l'arbre, un autre fruit de conséquence vint lui écraser le pied. Ah ! Putain qu'il avait mal. Il exprima d'ailleurs fort joliment sa douleur dans un poème libérateur dont je vais vous citer les quatre premiers vers en sa langue originelle : "ONC ONC ONC ONC ONC ONC", ce qu'on pourrait traduire par: "PutBip de borBip de nom de dieu de borBip de merbip, coubip de dieu d'encubip de putbip de ta race". À quoi l'arbre répondit en laissant tomber un deuxième gourdin sur le crâne de sa femme qui écopa d'un nouveau KO. L'arbre à massue était découvert et La massue venait de prouver sa redoutable efficacité et son esprit d'à propos. Actuellement certaines tribus primitives dont les membres coiffés d'un casque à visière et moulés dans une saillante combinaison bleu profond l'utilisent encore. Ces tribus sont aussi les seules à avoir conservé le dialecte néandertalien. Voici le refrain d'une douce mélodie qu'ils murmurent la nuit au fond de leurs grottes à roulettes aux fenêtres grillagées : ONC ONC ONC ONC ONC ONC ONC ONC. Ce qui donne en version française :

Qu'il est doux, le son de la matraque
 Lorsque soudain les os du crâne craquent
 Qu'il est bon de passer sans faiblir
 Un bon coup d'gomme à effacer l' sourire.

Les publicitaires de l'époque utilisaient aussi abondamment la massue pour frapper l'imagination. C'était simple et radical : comme ils s'étaient aperçus que l'imagination se logeait dans le cerveau, un bon coup sur la tête et crac ! On imagine.

Grand, très maigre, fine moustache de séducteur, habillé d'un slip en peau de morue séchée qu'il maintenait distraitemment d'une main, le Ramalens Kiki s'adressa à Gisèle: " Gon flouc si boum zar fouette,

m lan bou tac tac lardi. Si hacho jouri la la zezette rienka zori pet pet ". Ce qu'on pourrait traduire par : "Nous venons à toi, ô déesse de chair molle dont les yeux de bitume globuleux ont frappé Zézette, ma femme, d'un amour incandescent ". Le chef intérimaire des Ramalens, très vieille France, aimait les beaux discours : "Crafou nico ati lan pout pout pout. Zébrou ! laperr sicruf gloufi ripo. Lalan doc crul fif ac trumla, zébrou, capouille". Autrement dit : "Heureux moments trop courts vêtus, grâce auxquels je puis m'adresser à toi sans forfanterie"... La tribu Ramalanne voyant toute cette nourriture odorante joncher le sol, commençait à s'impatienter. Gisèle écoutait d'une oreille distraite tout en se grattant un sein. Kiki poursuivit : "Fif lan tadsoin lamfouf Molof. Grassouille zébrou pinpon. Fouet zig ritou lan maf camcam" . Soit: "Si nos ongles incarnent la satisfaction d'être parmi vous, nos estomacs imberbes roucoulent de plaisir à l'idée concrète de partager avec vous l'alcool trublion ainsi que votre table d'hôte en marbre confit"... Les Ramalens applaudirent des deux pieds car leurs mains retenaient les slips qu'une maigre circonstancielle tendait à laisser choir sur leurs chevilles. L'embonpoint et la récente découverte des bretelles permirent aux Rougeauds d'applaudir des deux mains. Giselle flattée, répondit : " Mangez les amuse-gueule de mammoth et buvez le Sambouc. Vous êtes ici chez vous, mais faites comme chez nous ".

Comme cette préhistoire fut aussi écrite dans un but pédagogique, je ne puis poursuivre sans vous donner quelques éclaircissements sur le Sambouc. Inconnu de nos jours, cet alcool de sueur se fabriquait de la façon suivante : Un homme ou une femme enfilait un boyau de mammoth étanche, se recouvrait de dix fourrures de hyènes puantes et faisait vingt-cinq fois le tour du pâté de grottes en courant. La transpiration, recueillie dans d'immenses tonneaux en os de mammoth juvénile, macérait deux jours et cinq nuits. On pouvait alors boire un alcool fort revigorant. C'est pourquoi les Ramalens, qui ne

connaissaient que l'eau douce sèche, lancèrent un "Joumef" (hourra) général que l'écho précipitât à plusieurs reprises sur les parois du canyon. Dans ces contrées abruptes, la violence de ce phénomène sonore n'est pas un vain mot. Combien de douces paroles murmurées ne se virent-elles pas fortement contusionnées après avoir été répercuter sans ménagement par ce méchants échos amplificateurs. Dès ce "Joumef" lancé, les Ramalens se précipitèrent sur les magnums en peau de chèvre remplis de Sambouc. Quand ils eurent tout asséché, ils jetèrent leur dévolu sur les oreilles et surtout le confit de cérumen que le conduit auditif mammouthien laissait échapper en cascade. Pendant ce temps-là, Zoé, femme de Kiki s'était laissée entraîner dans le garde-manger par Gisèle, qui lui tint à peu près ce langage: " Tu s'rais bien roulée si tu bouffais à ta faim". Tout en la gavant de fesses d'huîtres réhydratées, elle commença à lui peloter l'os des seins.

" Razou laz zezette quiquanlouille ", répondit Zoé, la bouche pleine. Gisèle, qui maîtrisait mal le Ramalens, conclut : " Onc, guiliplaf onc, onc, zizitte aqueux onconc. " Puis elle la prit dans ses bras et leurs langues se mêlèrent, brassant de concert les fesses d'huîtres en cours de mastication. Ce baiser profond dura bien sept minutes. Zoé déglutit. Elles se dirigèrent toutes deux vers la pièce où se trouvait la trompe de mammouth confite. Comme il faisait noir, je ne puis vous décrire ce qu'il s'y passa mais les longs soupirs, les râles de plaisir et les cris de jouissance qui s'échappaient de la grotte caverneuse suffiront à nourrir votre imagination.

Petit lexique mammouthal

Parmi les mammouths en voie d'extinction lente, on pouvait distinguer deux espèces. Première espèce, le mammouthus vulgaris : hirsute, le poil dreadlockisé, débauché, rigolard, n'arrétant pas de faire des blagues obscènes à ses congénères, du genre, coup de trompe mal

placée, pets discourtois ou défense fouineuse, ce mammouthus très vulgaris toujours près à déconner constituait le gros du troupeau. En nombre plus restreint, la mine altière, la défense en guidon de vélo de course, arrivait en seconde position l'excellent mammouthus nobilis. Sa toison grisonnante négligemment rejetée en arrière lui donnait un p'tit côté intellectuel de gauche. Toujours entouré d'une cohorte de femelles admiratives, il parcourait la steppe, ne s'arrêtant qu'en des lieux somptueusement plantés de feuillages délicats. Ses trente tonnes de raffinement snob en faisaient un mets recherché par toutes les tribus préoccupées de gastronomie. Assurément, il portait beau... Beau, mais un peu con quand même.

Si le mammouthus vulgaris mourait comme tout le monde, en s'écroulant n'importe comment, le Mammouthus nobilis ne pouvait mourir autrement que sur le dos. De cette façon, son âme, heureusement plus grosse que son cerveau, pouvait fouler les bleus pâturages du ciel. C'est pourquoi, lorsque les Rougeauds virent un énorme pachyderme les quatre fers en l'air, ils surent immédiatement qu'ils étaient en présence d'un Mammouthus nobilis. Ils remercièrent avec ferveur le hasard, qui remplaçait avantageusement un Dieu dont l'existence ne leur était pas encore révélée, de leur offrir ce coffre à viande faisandé. Si la position des pattes de l'animal en facilitait la conservation, il n'était pas aisé de les garder à la verticale quand la décomposition s'avavançait.

Tandis que les Ramalens bâfraient et que les Rougeauds s'escrimaient à protéger la cause de leur future obésité, la nuit s'écroula comme prévu. Celle-ci étant mal tombée, elle se plaignit du dos, mais Françoise, Loana, José et les autres avaient d'autres chats à fouetter. Ils éprouaient toutes les peines du monde, plus quelque unes venues d'ailleurs, à tenir à distance la faune prédatrice. Certes, ils étaient parvenus à recoudre le mammouth, mais de grandes quantités de matières diverses s'échappaient de sa bouche de beau parleur. Cet

écoulement nauséabond suivant la pente douce, avait fini par rejoindre l'avant poste des chacals. Les écrevisses, hyènes, piranhas, crocodiles, loups, sangsues, vaches et chenilles attendaient leur tour avec la patience cruelle de ceux qui savent que rien ne peut leur échapper. Perchés sur les pattes du cadavre, les vautours, perruches, libellules et autres mouches bleues en attaquaient sans répit les plates voûtes plantaires. Insidieusement, des hordes d'asticots enragés labouraient la bête. Marc-Olivier se précipita sur l'armée d'écrevisses en faisant tournoyer sa massue. Pédro vint lui prêter main-forte, et tous deux firent un coulis d'écrevisses qui s'accommodait fort bien aux résidus opaques s'écoulant des viscères. Les chenilles et les lapins, qui s'étaient imprudemment avancés, ne purent y goûter comme ils l'auraient voulu tant les massues, s'abattant en rafales, leur causaient de mortelles migraines. Alors que la troupe s'affairait, sans éveiller l'attention un crocodile s'approcha de la trompe et réussit à en dénouer le nœud. Sous la pression, deux cents litres de sang coagulé, mêlés aux restes de cerveau, furent projetés sur les vaches et les piranhas qui exultaient à l'idée de dévorer les rêves de vacances du mammoth. Sous le poids d'un vautour obèse, une patte arrière s'affaissa. Loana, qui barrait le chemin tant convoité de l'anus, reçut une partie de mollet derrière la tête et s'écroula. Aussitôt, sangsues et limaces bondirent en direction du rectum et bien que retardées par une impénétrable jungle de poils de cul, parvinrent à prendre pied dans l'artère fémorale. Merveille, des chapelets de caillots de sang durcis, des lingots d'hémoglobine stratifiés ornaient cette véritable caverne d'Ali Baba gastronomique. Elles n'en firent qu'une bouchée. Pendant ce temps-là, de sournoises taupes ayant creusé leurs galeries sous le dos du pachyderme, les prolongèrent jusque dans la viande fessière. Vers minuit, suite à une impérieuse fermentation gazeuse, les sphincters, astucieusement obturés par l'embonpoint de Françoise, lâchèrent. Celle-ci fut projetée par l'explosion sur une hyène et un hyen en pleine

copulation. L'accueil fut glacial et les morsures profondes. Malgré la résistance acharnée des Rougeauds, le Mammouthus nobilis commençait à perdre forme humaine. Quant aux Ramalens, terrassés par l'alcool de sueur, ils faisaient résonner la nuit de leurs ronflements techno. Effet indésirable ou désiré du Sambouc ? On pouvait nettement distinguer, au-dessus de leur tête, le contenu de leur rêve. Seul Kiki le cocu chef Ramalens, bien que fort bourré, parcourait la nuit en lançant des : " Crafouillette ! Crafouillette ! Crafouillette ! " Mais son épouse ne répondait pas.

Un vieux coq qui portait un bridge se mit à chanter : "Vous qui passez sans me voir, sans même me dire bonjour"...Arc-boutés sur leurs treuils sans âge au milieu du crissement des poulies et des " Ho, hisse ! ", les leveurs de jour tentèrent, malgré le ciel gris et l'absence de soleil, de lever la vieille toile rapiécée de ce premier jour d'automne. Déjà, de très lourdes feuilles se détachaient des arbres gigantesques et tombaient comme de vieilles plaques de tôles rouillées.

En considérant les restes épars de l'orgueilleux mammouth, Giselle, pensive, se grattait le tête et un téton. De petits groupes de charognards continuaient d'en ingurgiter méthodiquement les restes en prenant soin de ne pas réveiller les Rougeauds endormis. Trois des quatre pattes montaient toujours à l'assaut du ciel, mais il n'en restait plus que les os blanchis. La nature exubérante exubérait et le soleil clignait de l'œil entre deux nuages visiblement chargés de pluie. L'un d'eux, d'abord hésitant, finit par déverser son contenu. Le soleil ne lui en tint pas rigueur et vint slalomer entre ses gouttes. La pluie réveilla tout le monde, mais ce furent les Ramalens qui, dès les premières gouttes, se levèrent comme des ressorts. Une idée venait de traverser leur esprit de part en part. Et si l'eau humide allait enfin redonner vie à leur rivière? Peut-être que celle-ci retrouverait son lit douillet ? Une fièvre générale les poussa à promptement prendre congé de leurs

hôtes. Ils dévalaient comme des fous le petit chemin qui, contrairement à la veille, descendait vers le village. Zoé fermait la marche en lançant des baisers à Gisèle. Celle-ci agitant frénétiquement une épuisette tentait de les rattraper. Un deuxième nuage, puis une nuée de nuages se mirent à se vider dans la vallée. C'était plus que de la pluie, chaque goutte avait la valeur d'un sceau, en un rien de temps la plaine bordant la rivière s'était transformée en borborygme. Les Ramalens y pataugeaient avec bonheur. Les premiers arrivants sur la berge de l'Alzou furent pris de stupeur : plus asséchée que jamais, le lit de la rivière semblait absorber l'eau sans la retenir. Pas le moindre écoulement ! Les morues séchées faisaient grise mine. Les Ramalens s'interrogeaient. Seuls changements visibles, apparaissaient quelques filets de saumon fumés, un petit banc de harengs saurs, et surtout une palette de boîtes à sardines rouillées mais pleines. À la vue de cette faune nourricière, les Ramalens s'interrogèrent encore, mais moins. La pluie dura deux jours et aucune nuit, puis cessa brusquement. Dans le ciel, un dernier nuage à moitié renversé se laissa porter par le vent. La prairie reverdissait. Les pâquerettes, rhododendrons et géraniums rivalisaient de floraison. Armée de leurs râteliers de pêche, la tribu s'était remise à l'ouvrage. Kiki s'interrogeait toujours, mais comme cet auto-interrogatoire musclé ne portait pas ses fruits, il alla questionner le vieil Armand. Étant l'unique scientifique de la région, Armand, bien qu'il n'aimât pas beaucoup cela, faisait office de sorcier sourcier. C'était un petit homme maigre, ex-petit gros, à la barbe blanche. Une forte mèche de cheveux sur la langue altérait sa diction, mais sa bonne volonté et son sens de la pédagogie en faisaient un vulgarisateur hors pair.

- KIKI : rubu pouet, pouet kilpaf Armand ? (Cette phrase merveilleusement synthétique signifie : " Où va l'eau, vingt dieux ? Mais où va l'eau, Armand ?

- ARMAND : zzfoufoun zzquip zzblof zzlaf zzezette, zgigu ztartà zzpouet zzpouet. zzhouf zzopette zzmanfin zzlaf zzribouilla.

Traduction : Lorsque, encore bébé scientifique, je rencontrais le dernier homme-lapin et lui demandais pour quelle raison, malgré les pluies incessantes, la rivière s'entêtait à couler à sec, il me répondit: « Depuis que l'Alzou est Alzou, les hommes-lapins creusent leurs terriers dans son lit. Il en ressort que la multiplication des trous dans le sommier a transformé celui-ci en passoire. Cette passoire alimente largement une rivière souterraine où la majeure partie de mes congénères se sont noyés ».

- Kiki : Sanbeuf ribou pouet, pouet tarin grougnoue laf clang
Traduction : Quoi? Une rivière souterraine ? Mais alors, si nous creusons sous le lit, nous risquons de tomber sur la rivière?

- Arampd, après un long silence : zzouf zcarot zpan zplaf zzoro zzpouet zzpouet zzalzou. Traduction : C'est exact, mais vous risquez surtout de tomber dans la rivière ! Savez-vous nager ?

- Kiki : Erousalipentajiolacru (Non). Après un temps de réflexion : érousalipentajiolacru jovic lodac merjthur Traduction : Non, mais on peut flotter sans savoir nager. Les bateaux ne savent pas nager, et pourtant ils ne se noient pas !

Fier de sa répartie, Kiki s'éloigna. Une comète de passage lui permit de tirer des plans sur sa queue. Son but était tracé : retrouver l'eau à tout prix. Elle leur manquait, cette eau, à un point dont vous ne pouvez imaginer, ne serait-ce que pour étancher leur soif. L'absorption continue de morue salée, puis de hareng saur, de saumon fumé et de sardine à l'huile, leur faisait tirer la langue en permanence. En plus cette pénurie d'eau occasionnait chez les Ramalens des infections urinaires à répétition. L'hygiène aussi en pâtissait. Se laver les dents à la poussière, prendre des bains de terre cuite ajoutait à la crasse de la veille sa strate quotidienne. La puanteur Ramalanne atteignait des sommets. Au lieu de leur serrer la main, les Rougeauds qui les

rencontraient se pinçaient le nez. Les Ramalens souffraient beaucoup de cette ségrégation olfactive. Mais Kiki allait montrer au monde comment l'intelligence Ramalanne pleine de re-soucre, pouvait soulever des rivières.

L'automne avançait, l'hiver approchait. Normalement, il aurait dû faire de plus en plus froid. Or, c'était tout le contraire. Après d'incessantes giboulées le printemps réapparut à la place de l'hiver. C'était à n'y rien comprendre. De mémoire d'homme, passée ou future, on n'avait jamais vu chose pareille. L'hiver passait son tour. Peut-être avait-t-il pris ses quartiers d'hiver dans une autre partie de la terre, un endroit terrible où se concentraient tous les hivers. Ce n'étaient pas les questions qui manquaient, mais comme bien souvent, les réponses. Toujours est-il que Noël et surtout le jour de l'an manquaient à l'appel au grand désarroi du père Noël errant en plein printemps avec sa hotte gonflée de joujoux moisissés par milliers. Noël passe encore mais sans jour de l'An, comment changer d'année ? Le calendrier balbutia longtemps avant que les Ramalens, faisant appel à leur culture halieutique, priassent le premier Avril d'assurer l'intérim de ce début de trimestre inconséquent. Afin de se prémunir contre d'éventuels canulars, ils se firent tatouer une boîte de sardine dans le bas du dos. Désormais, chacun de leurs actes allait receler une part non négligeable d'auto-dérision. La nature leur avait montré l'exemple ; ils surent en être dignes.

À peine les bourgeons eurent-ils succédé aux feuilles mortes que les branches furent envahies de tendres pousses vertes, puis de fruits. Livrées à elles-mêmes les saisons faisaient la course. La fin du printemps négocia beaucoup trop vite, le premier virage de l'été et provoqua un terrible carambolage saisonnier. Dans leurs nids, les petits oiseaux déjà grands engueulaient leurs parents beaucoup trop jeunes pour faire face à la goinfrerie de leur progéniture mature.

Les Ramalens creusaient depuis près de quarante poissons d'Avril quand, Sigmund porta un violent coup de pioche décuplé par la rage de n'arriver à rien. Ce coup ouvrit un trou sans fond dans lequel la pioche, emportée par l'élan, se perdit. Un plouf ! de bon augure se fit entendre. Dès le lendemain, afin de parer à tout accident du travail, la tribu à plat ventre sur des tabourets s'initiait à la brasse coulée. Bien leurs en prit car le surlendemain. Le lit de l'Alzou s'écroula dans le lit de sa consœur souterraine qui en perdit sa souterrainéité. Vingt trois Ramalens précipités dans les eaux turquoise de l'ex-rivière souterraine, nageaient avec délices. L'apprenti sourcier Kiki fut porté en triomphe. L'Alzou, habituée à sa tranquille sécheresse, eut un peu de peine à se couler dans son débit tout neuf et à ainsi changer de lit. On la sentait mal dans sa peau d'eau. Mais les plus déstabilisés furent les poissons. Réapprendre à nager, remonter le courant, le descendre, se nourrir, déjouer les sournoises tentations hameçonnières. Autant de réflexes oubliés qu'il leur fallut rapidement acquérir à nouveau. Des bancs entiers sombrèrent dans la dépression poste néo-active. L'impossibilité des feux de rivière fit disparaître les saumons fumés au profit de vrais saumons frétilants dont les mâles plein d'illusions se dispersaient en de multiples fornications. Les morues eurent encore plus de mal à s'adapter : Au début aucune ne voulaient se mouiller. Mais comment faire autrement ? Quand l'eau est tirée, il faut la boire. Elles en tenaient une couche les morues salées qu'il fallut dessaler. Et puis du jour au lendemain redevenir prédatrice d'un plancton qui ne leur avait rien fait et dont elles avaient oublié jusqu'au goût. « Allez brander des morues après ça » se demandaient les Ramalens dont la brandade de morues était un des plats favoris. Pour les sardines à l'huile, ce fut encore pire. Chacun sait qu'ouvrir une boîte de sardines sans clef revêt une certaine difficulté. Mais si vous êtes sardine, ouvrir sa propre boîte de l'intérieur sans clef est totalement impossible. Heureusement d'ingénieux ingénieurs Ramalens percèrent les boîtes

de trous à la dimension des nageoires ce qui permit aux poissons de nager collectivement. L'autogestion microgallérinne fit naître chez la sardine un haut niveau de conscience collective. Ce qui leurs permit plus tard de retrouver des bancs démocratiquement très évolués. En attendant Les boites de nage n'arrangeaient pas du tout les hérons qui venait de réapparaître sur le théâtre humide de la consommation piscicole. Les hérons cendrés faisait grise mine. Ils se trouvèrent fort marri de ne pouvoir consommer ces sardines collectivement blindées. Ils se posèrent des questions. Et se poser des questions, quand on a un cerveau à peine plus gros qu'un petit pois, c'est courageux. C'est même héroïque. Comme vous le savez, la question est le début de la réponse. Hé bien, à force d'interrogation le petit poids finit par grossir. Et le héron se transforma. Sa vue et son long bec s'aiguisèrent et il perdit beaucoup de poids. Fier de cette indéniable évolution, Darwin se retourna d'aise dans son futur berceau. Pendant ce temps, les sardines prenaient de l'embonpoint. Comme leurs boîtes rouillaient à qui mieux mieux, un héron doté de tous les attributs de la modernité éventra tout un banc de boîtes sans lever le petit doigt. Après ce repas gargantuesque le héron Belge tenta de prendre l'air. L'air refusait de se laisser prendre. Mais il réussit à décoller. Après ce décollage laborieux, il voulut prendre de l'altitude, L'altitude eut une attitude hautaine envers le volatile qui s'écrasa au pied du pâté de grottes Rougeaudes. Grâce à ce tragique accident aérien, les sardines non encore digérées s'évadèrent. Ivres de liberté, elles se mirent à copuler sans retenu et donnèrent naissance à de grands bancs publics de sardines aérobies. Le gourmand Rougeaud Pedro se pencha sur les résidus stomacaux du héron explosé et en tira quelques sardines prédigérées qu'il n'eut de cesse d'ingérer à son tour. Une crise de foie fulgurante lui fit régurgité le tout. Ce passage en aller et retour sur ses papilles gustatives lui fit doublement apprécier la saveur du poisson. De ce jour, les Ramalens et les Rougeauds modifièrent leurs habitudes

alimentaires et devinrent comme nous-mêmes d'omnivores mammifères.

À ce tournant de mon exposé romanesque, certains d'entre-vous pourraient douter de mes compétences sociologiques et penser que ce récit est l'unique fruit de mon imagination. Que nénies, il est le prolifique résultat de mes laborieuses recherches archeoillologiques. Trop de scientifiques ont méprisé cette science pour que vous-mêmes, lecteurs avisés, ne jetiez la nourrice avec l'eau du bain du bébé. Vous savez fort bien que tout ce que j'avance ne recule devant aucun sacrifice pour tirer la substantifique moelle de l'observation imaginative. Alors, laissez-moi poursuivre ; l'élargissement de votre savoir en dépend.

Pour continuer, nous allons revenir en arrière. Voici quelques précisions importantes qui vous permettront de mieux situer la période où se déroule cette histoire. Après l'âge de la pierre trouvée par hasard et l'âge de la pierre trop polie pour être honnête, dans un moment d'égarement, l'homme se mit à polir sa pierre par-dessus la jambe. Cette période régressive fut appelée l'âge de la pierre mal polie. Mais où l'homme avait-il la tête pour polir aussi négligemment son silex ? À quoi pensait-il, pour dilapider ainsi son intelligence manuelle ? Au sexe ! Oui, l'homme s'obnubila soudain pour son muscle reproducteur ce qui lui occasionna une descente d'intelligence du cerveau vers le sexe. Il passait ses journées à se fréquenter et à ne penser qu'avec son gland. La femme intriguée de voir ce muscle se rigidifier sur son passage, passa de plus en plus de temps à aller et venir devant l'homme au point d'en délaissier les tâches ménagères. Ce manège devait bien s'arrêter un jour ? Il s'arrêta le jour où l'homme, fouettant d'autres chats à coup de gourdin, s'aperçut que la femme le regardait droit dans les yeux. L'homme rougit, la femme préfreudienne dans

l'âme ne rougit pas et considérant que l'instrument avait toutes qualités pour devenir un symbole phallique de première importance inventa l'expression : "Avoir le gourdin". Pour cette raison, la sexualité prit le nom de "gourdinage". Elle se pratiquait par surprise et la surprise était parfois de taille, mais pas toujours. La femme était mise devant le fait accompli, lequel souvent provoquait une intense jouissance, mais pas toujours. Si le plaisir était au rendez-vous, celui-ci appelait immédiatement une nouvelle envie qui répondait par une nouvelle concrétisation fulgurante. Se confectionnaient ainsi de véritables chapelets de jouissances gigognes interrompues par le seul épuisement du couple. Cette pratique débridée ouvrit la porte à la surcopulation, d'où découla la surpopulation. Comme l'homme ne vivait pas très vieux, il vivait très jeune. Cette précocité faisait que le mâle à peine né se reproduisait. Parfois même, il se reproduisait avant de naître. Quelques jours avant de voir le jour, il profitait d'un moment d'inattention de sa mère pour la prendre de l'intérieur. L'inceste se répandit comme une traînée de foutre. Beaucoup de pères voyaient cela d'un très mauvais œil, mettez-vous à leur place ! C'est pourquoi le nouveau fils-père se prenait une sacrée branlée à la naissance. Mais le mal était fait et la consanguinité apportait son lot de dégénérescences.

Né de ces relations incestueuses, ce petit frère de fils-père souffrait souvent de terribles malformations — deux têtes, quatre jambes ou cinq sexes. Vous imaginez les dangers que courait la mère avec de tels spécimens dans le ventre. Heureusement les prédateurs écrêtaient avec délices cette surpopulation. La cueillette était un moment propice aux activités sexuelles. Dès le matin blême, l'homme et la femme pour se procurer les racines nourricières, se courbaient de concert lors d'harassantes séances d'arrachage de tubercules. Lorsque l'homme se relevait avant la femme et voyait se dessiner sous la mini-peau de bête la croupe avantageuse de celle-ci, il sentait en lui une furieuse envie

d'aller se coller à ce fessier provocant. La femme n'avait aucune envie de se relever et ramassait toujours beaucoup plus de racines que l'homme. C'est pourquoi l'homme adopta bien plus tôt que la femme la position verticale. Comme le nom de la femme n'était pas inscrit sur son postérieur et que l'homme ne savait pas lire, il avait deux bonnes raisons de copuler avec la première femme venue à lui à reculons. Quant à la femme, à moins de regarder à l'envers entre ses jambes, elle ne voyait pas le coup venir, ni surtout celui qui le portait. De cette "cueillette" découla tout naturellement le mot " coït ", dont la définition exacte est : " aller ensemble à la cueillette ".

Au début, le coït se pratiquait uniquement dans la position sus-décrite. Sans entrer dans les détails, sachez que seuls les couples de taille équivalente arrivaient à un résultat satisfaisant, les autres se perdaient dans des dédales improductifs. Voici ce que le chef d'une petite tribu clamait joyeusement, avec force clins d'yeux, rires gras et sous-entendus grivois, le matin au petit-déjeuner : " ONC, ONC, ONC, ONC, AH AH AH ONC, Coït, ONC, ONC, ONC " .

Ce qui peut s'entendre comme suit : " Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, nous partirons, nous irons par les prés et les bois faire une bonne grosse cueillette afin de retrouver nos racines favorites grâce à quoi nous ferons prés-pousser — qui a donné le mot « prépuce »— les branches de notre bonsaï généalogique sur lesquelles s'assiéra notre descendance. " À quoi répondait un : " ONC ! " général, qu'on pourrait hâtivement traduire par " Hourra ! ". À présent, suivons la petite troupe dans le sous-bois, puis dans la forêt profonde. Après s'être repu de pommes en l'air, de baies diverses, de lentilles sauvages, de limaces à coquilles, de noisettes, de moult racines profondes et avoir pratiqué le coïtus stacanovistsus, tout ce petit monde bâillait à s'en décrocher la mâchoire. Françoise, dont le fessier occuperait de nos jours deux fauteuils et un strapontin, Françoise qui rit quand on la toise s'allongea au milieu d'une ombre

propice et s'endormit bruyamment (le ronflement était le moyen parfait pour repérer sa compagne ou son compagnon la nuit au fond des grottes). Jacky qui passait par là, tête en l'air, trébucha et s'écroula sur elle. Il émit un ronflement à la tierce du plus bel effet, démontrant d'emblée que ce couple pouvait vivre en parfaite harmonie. Ils se mirent en suite à bouger l'un sur l'autre, poussant des ronflements qui évoquaient pour l'une, un couinement de truie effrayée, et pour l'autre, le souffle d'une locomotive à vapeur montant une rampe à plus de quinze pour cent. La conséquence de ce concert de jouissance fut qu'au bout de quelques minutes, tout le sous-bois résonnait de musiques identiques. Seul Charles ne trouvant personne avec qui partager sa musique, introduisit son membre dans l'entrée d'un terrier de belette afin d'y faire entendre sa locomotive. Hélas ! Il serra fortement les freins en poussant un hurlement sauvage lorsque la belette, se croyant attaquée, eut la dent dure. Charles en sortit le pénis sanguinolent et jura, mais un peu tard, qu'on ne la lui reprendrait plus. À la suite de cette journée, les siestes se pratiquèrent même la nuit et la position dites, de la forêt profonde, fut adoptée à l'unanimité des femmes et des hommes présents sur terre.

Précision préhistorique supplémentaire : Pour affiner ce qu'il fut dit plus haut sur la pré-histoire, nous dirons que l'épopée Rougeauds-Ramalanne s'inscrit exactement entre deux âges, celui près décrit, de la pierre mal polie et celui encore mal connu dit de la pierre concassée, grâce à auquel fut découvert plus tard le ciment rapide et encore plus tard le béton désarmé. Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'heure, retournons chez nos amis Ramalens.

Le large fleuve qui caressait jovialement les pilotis de l'ex-village devenu bourg n'avait plus rien à voir avec la rivière désertique des temps passés. Dans ses eaux une faune piscicole exubérante

exubérait sans complexes. Nombres d'espèces jusqu'alors inconnues paraient de couleurs cosmopolites les étals des poissonniers. Et le commerce florissant permit aux Ramalens d'occuper d'opulentes demeures transpirant le luxe et la prospérité. Sur ses rives, il n'était pas rare de voir de vieux mammouths vulgaires prendre des cours collectifs de natation afin de franchir sans difficulté les frontières de l'évolution gardées par de tatillons douaniers prés-Darwiniens. Ce sont d'ailleurs ces fringants éléphants qui sont parvenus jusqu'à nous sans trop de casse. Dans le marais bordant le fleuve, les hérons conscients des dangers que l'obésité leur faisait courir à l'envol, décrétèrent une diète draconienne. Heureux de n'être plus prédatés les poissons se frottaient les mains qui, pour le moment, n'étaient encore que des nageoires. Les temps étaient heureux et les saisons en acceptant de se suivre dans l'ordre, permirent aux jours de se succéder sans heurt. Les Rougeauds, amaigris par la disparition des mammouths, ne se nourrissaient plus que de têtes de saumons non-fumés, de limaces à coquille et de lentilles sauvages. De la liaison entre Gisèle et Zoé naquit une fille prénommée Albert. Cette naissance justifia les doutes qui pesaient sur la féminité de Gisèle. Elle avait beau posséder une superbe poitrine, sa voix rauque et son système pileux ultra-développé faisaient des ravages parmi la gent féminine. Zoé avait bien tenté de garder son secret de polichinelle, mais comme celui-ci sortait régulièrement de son tiroir, il finit par s'échapper dès la naissance d'Albert. Sans aucun doute, il ressemblait à son père trait pour trait et point par point (comme le morse le confirma beaucoup plus tard). Sa petite bistouquette toute fripée en était la preuve incontestable. En tant que fils de cheftaine intérimaire, Albert avait toutes les chances d'être élu chef de village, et il le fut. Malgré leur méfiance justifiée, nombre de jeunes femmes tombèrent enceintes sur son passage. Quelques mois plus tard de jolies fillettes barbues se mêlaient à la ribambelle des gamins tapageurs. Il faut reconnaître qu'Albert menait parfaitement

les affaires Rougeaudes. Il fallait voir avec quelle autorité il organisa le domptage des lentilliers sauvages. En voici l'exemplaire déroulement : Pendant la période de cueillette des lentilles chaque soir une vingtaine de gaillards chargés de branches de lentilliers rejoignaient le village. Au bout d'un an, le chemin qu'ils empruntaient se borda d'une haie involontaire d'arbustes à lentilles. Remarquant cela nos cueilleurs, au lieu de venir en ligne directe déposer leur butin, se mirent à zigzaguer largement dans les champs de cailloux s'étendant au pied des cavernes. Ils répandirent ainsi, sans le savoir les lentilles qui germèrent par habitude. Un an plus tard de chétifs arbustes se dressaient çà et là parmi les cailloux des terres sous-jacentes. C'est ainsi que les Rougeauds passèrent de la cueillette à l'agriculture. À part les truffes, en quelques années, pissenlits sauvages, indomptables pruneaux d'Agen et rustres rhubarbiers se verraient domestiqués. Mais encore fallait-il démembrer la dictature caillouteuse. Sur ces terres arides, les pierres étaient majoritaires. Les champs de cailloux se prêtaient de mauvaise grâce à l'agriculture.

Fort à propos, une petite troupe de Poivre et Celte vint à passer dans la région. Leur savoir faire dans le domaine des dolmens, donc des cailloux est connu de tous. Les Rougeauds, et surtout les Rougeaudes, se montrant particulièrement accueillantes, les Poivre et Celte en furent touchés et leur dévoilèrent les secrets du décailloutage.

Chaque médaille a son revers et aussi sa tranche : C'est par le décailloutage que commença le travail, que dis-je, l'esclavage des enfants.

Pendant que les parents enveloppés dans leur couette en fourrure de hérisson retourné poussaient de grands rêves en forme de ronflements, dans le petit matin blafard (les petits matins sont toujours blêmes ou blafards il faut s'y faire), les enfants aux yeux rougis par le manque de sommeil, après un frugal petit-déjeuner à base de bave d'escargot additionnée de lentilles rances, dévalaient les escaliers

branlants de leurs grottes étagées pour se retrouver dans la ouate des nappes de brouillard à couper au sabre. L'appel fait, la cohorte des pauvres petits rejoignait leurs champs de pierre où, malheureux comme celles-ci, ils attaquaient leur lourd labeur. Les cailloux gelés leur arrachaient la peau des mains. Sans cri, sans mot, sans plainte, avec la noblesse des douleurs héroïques, les petits damnés de la terre caillouteuse remplissaient les brouettes à roue carrée que leurs bras distendus sous la charge tentaient de faire rouler jusqu'aux lisières des parcelles. Là, les plus habiles montaient les savants murets de pierres sèches dont nous admirons encore de nos jours la présence bucolique. Dans cette région, la pierre pousse vite. À peine une était enlevée qu'une autre paraissait. Parfois, ô bonheur ! c'était la terre qui offrait ses fines granules rousses. Le délicat lentiller y était alors immédiatement planté sans ménagement. (Petite précision botanique: le fruit du lentiller ressemblait fort à ce que nous appelons haricot mais rond). Arrivait alors le temps de la deuxième corvée, l'arrosage. Dieu sait pourquoi, mais il ne veut pas le dire, de quelque direction que vint le vent, les nuages arrivés à la verticale du causse ne se déversaient jamais sur celui-ci. Cette sadique rétention d'eau rendait le causse d'une aridité sans borne. D'une voix déchirante les maigres plants de lentillers y réclamaient un arrosage abondant. Les filles furent chargées de les abreuver. Dès l'âge de quatre ans, celles-ci pourvues d'une grosse jarre en terre mal cuite dévalaient le raidillon les conduisant à la rivière. Les ânes, dont le syndicat avait refusé toutes charges, les accompagnaient avec condescendance. Arrivées à la rivière, elles remplissaient leur poterie d'eau boueuse, la remplaçaient sur leur tête blonde et remontaient le petit chemin pierreux sous les quolibets imbéciles de ces cons d'ânes glandeurs. Il fallait faire vite car les grossiers récipients fuyaient à tel point que le jeune plant ne buvait à l'arrivée que la valeur d'une petite cuillère. Alors, la mort dans l'âne, les fillettes repartaient à toutes jambes vers la rivière qu'une sadique

canicule éloignait chaque jour un peu plus de ses berges. Nous ne dirons jamais assez l'héroïsme des jeunes générations Rougeaudes qui se sacrifièrent afin d'assurer la tranquillité de leurs fainéants d'aînés. Comme si cela ne suffisait pas, l'eau trouble du fleuvounet cachait admirablement la veulerie de quelques vieux crocodiles amateurs de chair fraîche. Heureusement, la plus parts d'entre eux édentés par les ans ne donnaient en guise de morsures que de fermes suçons dont les fillettes intrépides se moquaient comme de leur première chemise.

Puis un jour, le progrès arriva et les jarres d'hier furent remplacées des jarres d'aujourd'hui. Parfaitement étanches, elles permirent à nos maraîchères de décupler leurs apports en eau profonde. Ce n'était plus deux ou trois litres qu'elles transportaient à chaque voyage mais vingt-cinq à trente. Entre temps les ânes ayant bêtement dissous leur syndicat, se retrouvèrent contraints d'assurer le portage des jarres. Les fillettes purent enfin aller à l'école.

Dans sa maturité, le lentiller pouvait atteindre quatre mètres et la récolte de ses fruits était donc réservée aux adultes. À l'entrée du champ, une pancarte le notifiait expressément : « Cueillette interdite aux moins de seize ans ». Vous vous demandez, à juste titre: « Mais alors, si la cueillette était réglementée, qu'en était-il du coût y afférant ? » Justement, il ne l'était plus. On le pratiquait désormais en toutes circonstances même les plus incongrues et en toutes libertés même les plus restreintes. Mais cela fera partie d'une prochaine digression métaphysique d'athlète.

Du haut de ses quatre mètres, le lentiller regardait avec dédain les Rougeauds qui s'affairaient à le dépouiller. L'échelle s'étant fondue dans l'escalier, elle n'existait plus en tant que telle. Ne restaient donc, pour monter à cette hauteur, que de petits escaliers appelés escabeaux. Seulement voilà, les arbres à escaliers ne produisaient pas d'escabeaux, il eut fallu pour cela domestiquer les bonsaïs. Or, le

bonsaï n'appartient qu'en parti à la civilisation Rougeaude et pour de bêtes questions de droit d'hauteur, ceux-ci ne pouvaient être utilisés. Il ne restait donc que deux solutions. La première obligeait à se procurer un escalier volé et à le bricoler. La seconde, prônée par Christian, petit-fils de Loana, plus collective et gymnique, consistait à entraîner les équipes de cueilleurs à exécuter des pyramides humaines susceptibles de se déplacer à la hauteur désirée.

Quoi que la première solution fut assez immorale c'est elle que Cyril, fils de Marc-Olivier, fut chargé de mettre en œuvre.

Par une nuit sans lune, donc noire, il alla déambuler dans le quartier louche des grottes provisoires. Sorte de bidonvilles sans bidon où fleurissaient tous les trafics et bourgeonnait l'insécurité palpable. Comme la nuit était impénétrable, il s'y cogna à plusieurs reprises avant qu'une porte dérobée lui permit d'y pénétrer. Dans un clair-obscur plus obscur que clair, il distingua la silhouette d'un homme louche dont le manteau proéminent cachait certainement quelque chose. L'homme, remarquant l'intérêt de Cyril portait à son duffel-coat lui tint à peu près ce langage :

- L'homme : Tu veux le voir ?

- Cyril : Oui, bien sûr !

L'homme, ouvrant les deux pans de son manteau, exhiba un escalier de toute beauté, avec une rampe flexible à souhait, bref, une merveille.

- L'homme : C'est un septième ciel avec rampe de première main. Tu peux le scier à la dimension que tu veux, tu trouveras toujours quelqu'un à qui revendre la chute.

- Cyril : Chez nous personne n'est intéressé pas les chutes d'escalier. Combien tu m'le fais ?

- L'homme : 100 Moustacs (le Moustac équivaut à 6,55957 % Euros).

- Cyril : 100 Moustacs pour un escalier volé ?!!

- L'homme : C'est à prendre ou à laisser. »

Cyril hésitait, qui plus est ses Moustacs se confondaient avec des sosies de faux grossiers. Pour tout dire ce n'étaient que de vulgaires Clacbu teints.

- Cyril : 90 Moustacs !
- L'homme : Ils sont-il frais ?
- Cyril : Je les ai étranglés hier soir. »

L'homme semblait pressé de se débarrasser de l'escalier et accepta la monnaie de singe : « Tope-là, l'ami ! V'là l'escaloche, aboule les Moustacs ». L'échange se fit et Cyril repartit, l'escalier sous le bras, dans la nuit sans lune. Il eut toutes les peines du monde, moins une, à maintenir le vigoureux escalier en place. Bien qu'endormi, celui-ci, probablement assailli de rêves érotiques, ne cessait de se tortiller en tous sens. La nuit devint opaque. Cyril se prit les pieds dans un tapis de gazon et trébucha : « Et merde ! » dit-il. Les cent cinquante-huit marches pliées en accordéon se détendirent comme un ressort. La boule de cuivre du bas de la rampe vint le frapper en plein plexus. Ce coup l'expédia dans un buisson d'épineux ou une hyène et son hyen copulaient de concert. Il eut à peine le temps de s'évanouir qu'une morsure cruelle à la fesse le ramena à la réalité.

Son plexus solaire le faisait terriblement souffrir. Aux premiers rayons du moulin à aube, il replia délicatement l'escalier endormi, le compressa sur son torse velu, ferma son manteau, se croisa les bras et continua son chemin semé d'embûches idiotes. Les leveurs de jours poussaient le soleil tout au bout de sa rallonge d'été et le petit nuage couronnant la falaise grotteuse partit sans demander son reste. Cyril passait la lisière du plus éloigné des champs décailloutés quand Jean-Louis, le guetteur borgne, concentrant ses deux yeux en un, le vit arriver de loin... Lorsqu'il déboucha sur l'esplanade des grottes, la tribu impatiente l'accueillit avec un « C'est pas trop tôt » général dont l'écho répercuta sept fois le tôt, tôt, tôt. Sous son manteau en peau de kangourou retourné (afin d'avoir la poche à l'extérieur) le puissant

ressort piaffait d'impatience. Devant Alphonse un petit chef Rougeaud dont c'est la première apparition dans ce roman-fleuve, noir, Cyril décroisa les bras et ouvrit son manteau. Tel un diable sortant de sa boîte, l'escalier, poussé par sa rampe détendit sa vigueur juvénile. La petite foule en poussa un hooo ! admiratif. Les escaliers de grottes grinçaient de jalousie.

Mais à présent une tâche difficile attendait Cyril, le débitage de l'escalier. Les lentilles avaient hâte de rejoindre le sournois petit-salé qui paissait dans un champ de cailloux contigu. Aussi, Cyril ne perdit pas de temps. Les scies avaient les dents longues, mais il leur préféra une jeune égoïne, dont les petites dents acérées mordraient avec franchise et précision dans le bois tendre de l'adolescent escalier. Le soleil plantait puisement ses rayons sur la terre caillouteuse lorsque après avoir fortement attaché le futur supplicié, il saisit d'une main ferme la scie et attaqua son œuvre sacrificielle. Tandis que le sol se couvrait de sciure sanguinolente, des hurlements atroces scandaient le va et vient du bras du bourreau. Une heure plus tard le premier tronçon se séparait de son colimaçon de naissance. Au soir, la tâche était terminée. Le lendemain six escas très beaux et très liés achevaient de cicatriser avec une bonne humeur qui faisait plaisir à voir. Dès le surlendemain, la cime des lentillers se dénudait sous les doigts agiles des joyeux Rougeauds. Le soir de ce surlendemain le petit salaud de petit-salé était abattu corps et bien. La cueillette fut un modèle de rapidité et l'escalier prouva à nouveau sa valeur polysolutionnelle. Pour clore la saison lentillère, on organisa un grand banquet au cours duquel fut dégusté un grand petit-salé aux lentille.

En marge de la liesse générale, un homme rongait son frein : Christian, le promoteur de la cueillette gymnique par formation humano-pyramidale. Il était fort déçu que le cheftain n'ait pas su discerner les vertus de son projet. Celui-ci propre à valoriser la

solidarité, à exacerber l'équilibre et l'interdépendance du groupe aurait permis une réelle prise de conscience sociale. Hélas l'immature société Rougeaude se fichait pas mal des pyramides qu'elles soient humaines ou inhumaines. Les pharaons étaient loin et Christian trop près de l'utopie poste soixante-huitarde qui était elle, à des années lumières des réalités bassement terre-à-terre du moment. Le jour où fut érigé, en l'honneur de Cyril, le monument en forme d'escalier qui ne menait nulle part, Christian se laissa gagner par la dépression. Albert devenu Berthe après changement d'érection, s'alarmant de son état, le fit venir. Christian, dont le front extrêmement bas faisait se confondre les sourcils avec les cheveux, frappa à sa porte ouverte.

- Christian : Toc, toc, toc !
- Berthe : Entre c'est ouvert.
- Christian : Vous désiriez me voir cheftaine, me voici !

Berthe violemment parfumée à l'huile de foie de morue. Par coquetterie, s'était fait raser les seins. Comme je vous l'ai décrit plus haut, le rasage au silex et à la massue n'était pas sans danger. Je vous laisse donc imaginer l'état de ses protubérance mammaires... Visiblement étonné Christian laissa aller un regard que Berthe tenta de capter. Le strabisme divergeant dont souffrait le futur héraut rendit impossible cette tentative.

- Berthe : J'te plais comme ça ?
- Christian (visiblement ému) : Il faudrait être sourd du regard pour ne pas être foudroyé par votre beauté ma sire.
- Berthe : Toi tu sais parler aux femmes, car si je suis ta reine, je suis aussi une femme, dit-elle en lui prenant la main. Viens près de moi, il faut que je te parle. Tu sais, j'ai de grandes ambitions pour toi ! Christian se laissait caresser par la voix rauque et la main droite de la femme transfuge. Nous venons — et avec quel succès — de rationaliser la culture de la lentille, pour la cueillette de laquelle tu nous avais proposé l'érection humano-pyramidale. Cyril...

- Christian : Je ne veux plus entendre parler de Cyril!
- Berthe : Grand fou, ne sois pas jaloux...
- Christian : Je ne suis pas jaloux, je suis révolté.
- Berthe : Pour quelle raison ?
- Christian : Y m'a frappé tous mes Moustacs et les a étranglés sans anesthésie locale. Je lui en veux à mort.
- Berthe : Certes, il a mal agi, mais c'était pour notre bien commun.
- Christian : mon procédé ne coûtait rien et ma monnaie sonnante et trébuchante a trébuché entre les mains de cet assassin.
- Berthe : Je sais cela, avoue que la réussite de son entreprise rejaillit sur l'humanité tout entière pour des siècles et des siècles...
- Christian : Ma proposition, en plus d'humaniser la cueillette, aurait élevé notre degré de conscience politique.
- Berthe : Je comprends ta frustration, mais un homme comme toi doit savoir rebondir. Je vais t'offrir l'occasion de tutoyer la gloire. Si tu triomphes ton nom restera à jamais gravé dans nos mémoires molles, mon gros biquet...
- Christian : Ma reine, mon corps est à vous, dit-il avec flamme, tandis qu'elle glissait ses doigts boudinés sur ce qui deviendrait plus tard la fermeture éclair de sa braguette et qui n'était alors qu'une ouverture béante.
- Berthe : Je t'ai fait venir pour te proposer d'aller mater la rébellion truffière.
- Christian : La rébellion des truffes ! Mais elle dure depuis toujours et même avant. Demandez-moi de cueillir tous les lapins que vous voudrez, de battre à la course tous les tapis volants de la terre, d'aller conquérir la citadelle des leveurs de jour, d'étrangler toutes les tortues du royaume, mais d'aller mater les truffes ? c'est impossible !

- Berthe : J'admets que l'entreprise est risquée, mais je connais ta valeur, Christian. Je t'en prie, connais-toi toi-même. Ainsi, tu verras que la confiance que je te porte est beaucoup plus lourde que tu ne le penses.

- Christian : Mais, ma reine...

- Berthe : Appelle-moi Berthe.

- Christian : Mais, Berthe, vous savez que les truffes sont prêtes à tous pour conserver leur indépendance. Vous connaissez leur traîtrise et leur machiavélisme légendaires. Et vous me proposez, à moi qui ne suis rien ou presque, de me mesurer à elles ?

- Berthe (continuant à lui caresser l'intérieur des cuisses) : Je suis dingue de ton rien ou presque. Embrasse-moi, gros coquin... Elle l'attira à lui, leurs lèvres s'épousèrent et leurs moustaches se mêlèrent en un long baiser... S'écartant, Christian reprit.

- Christian : Berthe, ma sirette bien aimée, les truffes ne vont pas me faire de cadeau, vous le savez !

- Berthe : Je sais, les truffes de Noël ne sont qu'une ruse. Tu es le seul à pouvoir exécuter cette mission.

- Christian se dressant au garde-à-vous, lança : Sus aux truffes et vive l'empereuse ! Sirette, je dois prendre congé afin de veiller aux préparatifs de l'expédition.

- Berthe, le regardant les yeux dans un œil : Rien ne presse, en attendant les truffes, donne-moi ton gland.

Elle se jeta sur lui. Ils roulèrent tous deux sur la moquette en poil de fainéant. Le jour vacilla sous le poids de la nuit qui tombait de haut.

Je jetterai mon dernier voile pudique sur la fin de cette entrevue. Sachez seulement que si Christian avait été une femme et Berthe un homme, une nouvelle fillette barbue aurait peut-être vu le jour neuf mois plus tard.

Depuis son entrevue avec Berthe, Christian se soumettait à un intensif entraînement olfactif. Vint le jour de l'examen de fin d'étude snifarde. Devant un jury composé de truies et de chiens d'avalanches Christian les yeux bandés, détaillait avec précision l'année de naissance, le sexe des parents, le numéro de congés spectacles de la truffe incarcérée depuis peu dans une boîte de conserve à dix mètres de lui. Enfin, truffe sur le gâteau, il indiqua d'un air satisfait, le nom de la bataille durant laquelle elle fut capturée. Cette réponse fut saluée par un tonnerre d'acquiescements. Son odorat frisait la perfection, il était prêt au combat. Une semaine plus tard, accompagné de la truie Raloufette, de ses sept petits cochons et de son fidèle labradonneur Rientientiens, Christian empruntait la voie tourmentée de l'évangélisation truffière. Le chemin était semé d'embûches, Il se mit en colère : « Quel est le con qui a semé toutes ces embûches ? » il les arracha. La truie grogna quelques mots fatalistes, impossibles à restituer. Et le temps passa. Cela faisait à peine dix jours que la petite bande slalomait entre les chênes truffiers, quand, la truie se mit à l'arrêt en couinant comme le klaxon deux tons de nos voitures de police. Christian n'eut pas le temps de se mettre à l'abri qu'une explosion sèche lui perfora les tympans de part en part. Un petit cochon, fut lui aussi transpercé de part en part. Quand la poussière se dissipa, le pauvre animal embroché tournait déjà sur un barbecue de fortune. La première truffe de guerre venait de faire sa première victime. Christian, sourd comme un pot, n'entendait plus une mouche voler. Les six pourceaux restants se tirebouchonnaient la queue d'angoisse. Quant à Raloufette, atteinte à l'œil gauche, elle poursuivait son chemin, se cognant la gueule sur tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un obstacle. La truie héroïque endura stoïquement cette collection de bosses. Ils étaient en territoire ennemi et chacun savait à quoi s'en tenir. Christian déploya la petite troupe en tirailleur. On décida de progresser de nuit, car les truffes y somnolent dans la vulnérabilité.

Raloufette se tuméfiait à vue d'œil et Christian, communiquant par gestes, avait du mal à se faire entendre. Renforcée par la surdité, sa schizophrénie galopante n'avait plus qu'un pas à faire pour l'enfermer à double tour dans un mutisme dithyrambique. Mais il en fallait plus pour entamer sa détermination. "Ah ! les salopes", pensait-il, car heureusement, il pensait encore.

Pleins de condescendance, les leveurs de jour venaient juste de laisser tomber la nuit, aussi la petite troupe marchait-elle sur des œufs. Rientientiens le brave chien et les six petits cochons piétinèrent involontairement une maternité de fourmis prématurées. Or, les fourmis rouges alliées naturelles des sauvages truffes albinos tenaient les avant-postes de la garnison truffières. Les hurlements de leur progéniture tuée dans l'œuf rendirent les fourmis rouges folles de rage. Christian, tous ses sens, moins un, en alerte, perçut le danger grâce à l'odeur âcre qu'exhalait son slip en peau de skons. Il leva les bras. Ceux qui avaient vu son geste s'arrêtèrent. Mais deux petits cochons continuèrent leur marche somnambulique. Assurément ils allaient à la catastrophe. Celle-ci, camouflé en paisible clair de lune, les attendait de pied ferme. Mus par je ne sais quel pressentiment, les pourceaux se retournèrent et repartirent à reculons. Un instant, on put croire qu'ils allaient échapper à leur destin. Mais ce n'était que reculer pour mieux sauter, ce qu'ils firent bientôt, par la vocation explosive d'un sous-sol truffé de mines impersonnelles. Les deux petits cochons embrochés tournaient dans le sens des aiguilles d'une montre. À peine nos braves conquérants eurent-ils dégustés leurs morts aux champs d'honneur que minuit sonna au clocher de l'église la plus proche, laquelle ne serait construite que bien des siècles plus tard. Mais les cloches se fichent pas mal des chronologies tatillonnes, quand elles ont envie de tinter, elle teintent. Ce fut le signal du combat au corps à corps. Sitôt que Christian armé de sa poêle-à-frère détectait une forte concentration de truffes perlières, Rientientiens, Raloufette et les quatre cochonnets

restants grattaient de leurs pattes jusqu'au-boutistes la terre que défendaient avec hargne des hordes de fourmis rouges ivres de vengeance. Rapidement, le premier kilo de truffes hébétées fut déposé dans un petit panier d'osier tressé. Grâce à l'infiltration patiente de la traître truffe du museau de Rientientiens, un autre kilo de tubercules fut déterré sans ménagement. Raloufette confia à son groin diplomatique le soin d'embobiner le réseau de galeries de l'union départementale de la taupe quercinoise, ainsi de nombreux fortins tuberculiens furent pris à revers. Ça ne rigolait pas et les truffes avaient intérêt à bien se tenir, malheureusement la nature les ayant dépourvues de membres, elles se laissèrent attraper sans combattre. Hyper concentré sur son détecteur surchauffé, Christian ne prêta pas attention aux légers grattouillis qui remontaient le long de ses jambes. Devant son absence de réaction, ceux-ci se propagèrent aux testicules et, empruntant le sillon fessier, se dispersèrent dans le dos. Si le tonnerre n'avait alors jamais grondé, si les trains n'avaient encore jamais sifflé, ils se seraient certainement inspirés du hurlement que poussa Christian lorsque les deux mille quatre cent vingt-trois fourmis rouges enfoncèrent leur petit dard vicieux dans la fine peau roustonienne du guerrier. Cinq bonnes minutes de braillements terrifiants accompagnèrent les sauts de cabri du crucifié. Dans un rayon d'un kilomètre, la nuit déchira les paupières palpitantes des dormeurs. Ce gueulement eut malgré tout le mérite de permettre à notre héros d'arracher la flèche de bruit qui transperçait encore ses tympans. Un quatrième petit cochon trouva une fin horrible : immobilisé par le regard scrutateur d'une truffe myope, il se trouva pénétré analement par deux truffes Kamikaze qui le farcirent sans coup férir. Comme vous le voyez l'absence totale de cerveau des tubercules ne les empêchaient nullement de porter de sévères coups à notre courageuse légion Rougeaude. Mais déjà s'élevait des tranchées truffières le lugubre chant du cygne de leur baroud d'honneur.

Christian, pensant à ses camarades tués au combat, eu alors cette phrase qui a depuis reçu ses galons de proverbe : " On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs". Joignant le geste à la parole, il prit sa poêle à frire, y cassa les œufs sur lesquels ils avait marché depuis le début de l'expédition. Puis après l'avoir émincée, y répandit la reine des truffes. Le Sambouc coula à flots. Les trois derniers petits cochons, ivres morts, braillèrent des chansons dégueulasses jusqu'au petit matin que les leveurs de jour tentaient d'accrocher aux cieux malgré leur matériel obsolète. Une poulie lâcha. Un pan de nuit s'abattit comme pour saluer les victimes tuberculeuses qui se pressaient dans les paniers d'osier recouverts de linges blancs. Dans le petit jour balbutiant, groin d'acier en tête, la troupe prit le chemin du retour. De sa queue métronomique, Rientientiens battait la mesure d'une chanson à faire rougir les truffes albinos. Les trois gorets encore bourrés chantaient en chœur, appuyant sur les mots les plus grossiers. Christian, sévèrement handicapé par les œdèmes urticants de ses testicules enflées, marchait en crabe, le sourire aux lèvres.

Un ange prolétaire ayant remplacé la poulie défectueuse, le soleil fini par détacher sa bonne bouille de la ligne bleu des Vosges. Encore une belle journée qui s'annonçait. Après un frugal repas à base de truffes au naturel (Prenez de belles truffes bien lavées et nettoyées, enveloppez chacune de 5 ou 6 morceaux de papier que vous mouillez avant de les faire cuire dans la cendre chaude pendant une bonne heure. Ôtez le papier, essuyez les truffes et servez chaudement dans une serviette.¹) suivi d'une sieste réparatrice, les valeureux Rougeauds reprirent leur marche triomphale. Les trois petits cochons, dont la gueule de bois massif exigeait un détour par le courant d'une onde pure, quittèrent furtivement la colonne. Des jeunes gorets craintifs

¹

Cuisine de la campagne et de la ville (1818)

d'autre fois ne restaient que les queues en tire-bouchon. Il fallait les voir, le corps cousu de méchantes cicatrices, le képi blanc négligemment jeté sur leur tête de cochon, se prélasser dans la légende aventureuse qu'ils s'inventaient. Après trois heures de marche, ils atteignirent les rives ombrageuses de la Gartempe dont les eaux transparentes charriaient sans pudeur des écrevisses aux cuisses racoleuses. Les trois lascars se précipitèrent dans les flots afin d'y dissoudre leurs gueules de bois. Mais au lieu de se de cela, celles-ci se mirent à flotter. Heureusement, le courant les entraîna loin de leurs propriétaires. Dégueuldeboisé, l'un des trois porcelets dit à ses deux compères : " C'est curieux, j'ai la sensation désagréable d'une présence hostile". Il ne croyait pas si bien dire. Dans un buisson d'épineux, deux yeux jaunes striés de veinules sanguinolentes les épiaient cachés derrière des lunettes de soleil. Comme vous vous en doutez, ces yeux n'étaient pas isolés, mais appartenaient à la tête d'une méchante louve animée de noirs desseins alimentaires. Il semblait que la nature ourdissait là un de ses petits drames injustes, sauvages et dégueulasses dont elle a le secret. Troublée par la faim intense qui lui dévorait l'estomac, la louve métamorphosa du regard les cochons en agneaux. Réagissant avec véhémence à ces transformations visuelles, ceux-ci se mirent à hurler : "Quel est la fille de pute (car elles n'ont pas que des fils) qui nous prend pour c'qu'on n'est pas?" La louve continua néanmoins à prendre ses desserts pour des réalités. "Qui que tu sois, viens ici si t'es un homme!" crièrent en chœur les cochons plus rouges que roses. Ne voyant arriver personne, ils en déduisirent qu'ils avaient affaire à un individu de sexe féminin. Leurs regards insalubres se croisèrent et leurs pensées lubriques se chevauchèrent. Ils se mirent à courir vers le buisson d'épineux dont les branches frémissaient de plaisir. D'un bond ils sautèrent dans les branchages où une hyène qui copulait avec son hien les accueillit plutôt fraîchement. Quelle débandade ! Cruellement mordus aux

jambons, nos cochons jurèrent mais un peu tard qu'on ne les y prendrait plus. Derrière le second buisson, la louve salivait en rigolant comme une bossue. Puis, profitant de l'effet de surprise, elle bondit sur les agneaux qu'elle reconnut enfin pour être des porcelets. Face à la compagne du grand méchant loup, ceux-ci adoptèrent une position défensive.

« - La louve : Voyons voir, par quel en-cas d'entre vous vais-je commencer ?

- Claude (un des cochons) : Madame point n'est question d'en-cas, vous nous passeriez plutôt sur le corps. D'autre part, sachez que nous nous battons jusqu'à la mort pour protéger notre intégrité physique. En garde, Madame ! » Tous trois, en virtuoses de la queue en tire-bouchon, dardèrent de dos leurs vrilles menaçantes. La rusée louve piqua celles-ci de trois bouchons surmontés de leur bouteille de Bordeaux. Les queues prises de court ne parvinrent pas à les déboucher. Handicapés donc désarmés de l'arrière-train, les porcelets firent face. Leurs petits yeux porcins lancèrent des éclairs qui se brisèrent sur le mépris des lunettes de soleil de la carnassière. Mettez-vous à sa place, dix louveteaux hurlant famine, un grand méchant loup cloué au lit par une implacable sciatique et les prochaines élections présidentielle louveciennes, la poussaient à l'inexorable. Se faisant le cruel instrument du destin, la louve résolut d'en finir avec cette cochonnerie apeurée. La belle assurance de nos trois baroudeurs fondit comme graisse dans la poêle. Une âcre odeur de trouille épaississait l'air entourant nos goretts. La louve en ouvrant la gueule, révéla une magnifique collection de crocs acérés qui trempaient dans une mer de salive concupiscente. À l'instant précis où la charognarde allait se caler le premier jambon au torchon, Raloufette, avertie par l'instinct maternel, déboucha d'un chemin creux à l'allure d'un TGV. Elle ne prit même pas la peine de freiner et percuta la louve de plein fouet. Un pudique nuage de poussière cacha l'impact aux yeux du

narrateur que je suis ce qui m'empêche donc de vous faire part de son extrême brutalité. Le simple et sinistre bruit du bris de nombreuses côtes flottantes vous permettra de l'imaginer. Sous le choc, la louve fut projetée dans l'onde pure où ses côtes flottantes mêmes brisées lui évitèrent une noyade ridicule. Lorsque le nuage se dissipa, on vit les trois cochonnets tenter de porter en triomphe la truie au groin tuméfié. La tentative échoua et leur mère chut se luxant une épaule, se froissant une oreille et écrasant tendrement le pied pané d'un de ses chers petits. Le courant emporta la louve fataliste. Encore une fois les soi-disant bons triomphaient des soi-disant méchants. De cela nous pouvons tirer quelques enseignements. De tout temps, le lobby humain a fortement pesé sur les colporteurs de légendes et autres faiseurs de fables afin qu'ils mettent en valeur les mérites du rondellet cochon. Sa servilité sans borne et ses qualités gustatives ne sont pas étrangères au fameux : "dans le cochon tout est bon ". Celui-ci envisageant presque avec fierté son avenir de saucisson et ne se révolte jamais contre celui qui l'engraisse. C'est pourquoi il est si bien placé dans la hiérarchie des animaux collabos. Il en va tout autrement du loup, dont on ne peut tirer la moindre côtelette : " Dans le loup tout est ripou", énonce l'homme avec dégoût. Et de stigmatiser sa sauvagerie, sa cruauté, sans jamais évoquer sa fierté et son indépendance. Les valeurs morales exceptionnelles dont fait preuve ce prédateur pour assurer la survie de son espèce devraient lui valoir toute notre estime, au lieu de cela nous le clouons connement au pilori. L'homme a horreur que l'on conteste sa suprématie. Mais revenons-en à nos cochons

Quelque peu éclopés, ceux-ci rejoignirent Christian allongé à l'ombre parcimonieuse d'un figuier nain. Il savourait une sieste consistante lorsque Rientientiens, ayant reconnu la famille porcine, se mit à aboyer bêtement c'est chanson très conne ; « Rientientiens voilà du boudin, voilà du boudin ». Christian, les mains occupées par un rêve érotique,

refusa de s'éveiller. Le chien lui mordit le gros orteil et le rêve s'acheva sur une image bien différente de celle qu'il aurait légitimement pu espérer. Cette guerre coloniale l'avait épuisé. Maintenant que l'euphorie de la victoire était retombée, miné par la fatigue, il enchaînait siestes sur siestes.

À part les embuscades de quelques truffes isolées, le retour se passa sans encombre. Les tubercules vaincus firent preuve d'une parfaite soumission. Lorsque Christian s'empara des paniers pour se remettre en route, certaines même lui souhaitèrent bon courage. C'est dire la mentalité exemplaire de la gente truffière. La colonne Rougeaude marchait sous un soleil impitoyable. Rientientiens tirait tellement la langue qu'il se prenait les pieds dedans et s'en engueulait copieusement. Grâce à sa truffe qui se fichait de sa poire, il pratiqua une des formes les plus extrêmes de l'autodérision. Bref ! la bonne humeur régnait.

Ils venaient d'entamer leur septième jour de marche quand une libellule paumée se posa sur le groin violacé de Raloufette. De toute évidence, le village Rougeaud se rapprochait à pas de géant pressé. Dans le cailloutier (sablier à cailloux) que Christian transportait sur son dos, les secondes s'écoulaient selon leur taille et leur forme. La chute d'un tas de minutes le fit tressaillir : « Dans trois heures trente-sept, nous serons arrivés » pensa Christian à haute voix. Ses jambes se faisaient la course et lui assuraient une marche rapide malgré les accidents de terrain nombreux en ce jour de départ en vacances...

Trois heures trente-sept minutes plus tard, la valeureuse troupe s'approchait de l'ambitieux arc de triomphe planté à l'entrée du village troglodyte. Imaginez un savant assemblage de plusieurs dizaines de squelettes de mammouths ; tibias, crânes, mâchoires, vertèbres hernies-décalcifiées, défenses géantes érigées vers le ciel qui servaient de perchoir à une colonie de vautours faméliques. L'arc de

triomphe était si haut qu'un dinosaure aurait pu y passer dessous sans baisser la tête, à la seule condition d'avoir préalablement triomphé de quelque chose. Ce chef-d'œuvre architectural, lié par de simples tendons de mammoths tressés, impressionnait. Il démontrait le haut niveau de technicité auquel les Rougeauds étaient parvenus à la force du poignet. En comparaison, le monument des Ramalens faisait pâle figure. Exclusivement composé de milliard d'arêtes de poisson assemblées à la colle de poisson, il s'en dégagait une odeur qui n'invitait guère au triomphe et c'est probablement pour cette raison que les Ramalens étaient pacifistes. C'est donc avec un légitime orgueil que la foule Rougeaude, prévenue par la libellule de reconnaissance, se pressait autour de son arc Triomphant dont la flèche en queue de dinosaure confite chatouillait un ciel gourmand de festivités. Berthe avait les larmes aux yeux. Les petites filles rasées de près faisaient une haie d'honneur et les petits garçons, moustaches au vent, pour ne pas être en reste, en faisaient une autre. Une forte délégation Ramalanne en tenue d'apparat — slips en peau de morue retournée, chaussures en tête de saumon souriant et collier de boîtes de sardines finement dinandées — poussaient des : « rajlu, rajlu, rajlu, rajlu, calfet rigan » (traduction : hip, hip, hip, hip, Raou). Six trompes d'eustache d'oliphant, douze fifres taillés dans des tibias de héron et six tambours de bois brut annonçaient l'arrivée des héros. Rientientiens, la queue ornée d'un chasse-mouche en strass, ouvrait la marche en arborant un sourire conquérant. Raloufette, la tête haute et le groin arrogant, suivait en tirant une petite charrette à roues carrées où se tenaient une colonie de truffes enchaînées. Quant aux trois petits cochons qui sentaient à nouveau le sable chaud, ils avançaient au rythme lent des tambours, graves et fiers, le regard tourné vers Berthe. Christian fermait la marche, saluant de la main comme le ferait, des siècles plus tard, le général de Gaulle remontant les Champs élysées lors de la libération de Paris. Chaque tour de roue carrée secouait fortement les

truffes exhalant un fumet qui ne ressemblait en rien au patchouli. Quand la haute silhouette de Christian se découpa sous l'arche, Berthe, perchée sur une estrade en chute d'escalier, réclama le silence. Celui-ci obtempéra. Du coup on n'entendit plus une mouche voler à l'exception d'un vieux diptère sourd à la biographie duquel une impitoyable massue mit un point final.

Berthe : "Ce n'est pas sans une certaine émotion..."

À cet instant précis, un minuscule, ridicule, insignifiant tendon qui maintenait la voûte de l'arc de Triomphe, rongé par la tendinite des ans, lâcha. En l'espace de trente secondes, des années de travail furent réduites à un tas d'os d'où s'échappaient des cris de douleur épouvantables. Cette journée de liesse s'achevait en tragédie. On ne comptait plus les crânes traumatisés par des chutes de tibia et les tibias fracassés par des chutes de crânes. Un flot de sang mêlé de sambouc imbibait le sol. Ces enfoirés (il n'y a pas d'autre terme) de vautours fouillaient déjà les cerveaux éclatés, en quête de souvenirs recyclables. Partout ce n'était que hurlements et plaintes déposées en bonne et due forme. Les mourants composaient une symphonie de derniers soupirs. L'un d'entre eux oubliant d'éteindre sa cigarette mit le feu à la chapelle qui fut encore plus ardente que prévue. L'esprit étroit des squelettes mammothaux, libéré par la chute de l'arc, triomphait sur toute la ligne de coke en savourant sa vengeance. Dans les postes de secours dressés à la hâte, les Ramalens faisaient des prodiges. Les égoïnes amputaient, les massues de granit trépanaient, les psychologues psycholaient et à cause des difficultés d'approvisionnement en plâtre, les infirmières cimentaient les fractures à tour de bras. Refusant d'en voir plus, le soleil ferma son œil tandis que le rideau de fer de la nuit s'écroula avec son fracas habituel.

Couché sur une omoplate de mammoth, le long corps inerte de Christian se dessinait à la lueur des torches. De la poitrine au bas du ventre, une longue incision zigzagante laissait apparaître l'intimité

sanglante du héros " Grachufi ", lançait Robert, le chirurgien nain, d'une voix calme. "Grachufi", répétait l'infirmière en lui tendant une sorte de tenaille en mâchoire de morue. " Rabouinard ", réclamait Robert, avec une pointe d'impatience. " « Rabouinard » répétait-il courroucé. « Rabouinard », répondait l'infirmière, glissant dans la main du chirurgien un burin en bois de lit. « Jigom...Jigom...Pifette lalan rapouille jigom ? Compresses...Compresses...Alors ça vient ces compresses ? », lançait Robert, excédé. L'infirmière lui passa et le praticien Ramalens saisit vigoureusement les morceaux de mousses enduits de défécations de hyène et en tapissa la plaie béante. À ses côtés Berthe tenait les viscères de son amant enroulés en écheveaux autour de ses avant-bras. Le nain replaça les boyaux fumants mètre après mètre. Insensible à la douleur Christian assistait à son opération : « Y'a quelque chose qui me gêne par là » dit-il à Robert en indiquant son bas-ventre. Robert fouilla les entrailles avec précaution. « Rabouchi foufad calfouet torin ! » — Tiens! une paire de lunettes — dit le nain en brandissant l'objet insolite. Les Rougeauds présents furent frappés de stupeur à la vue de ces lunettes à monture de poils de mammoth tressés. Surtout la vieille Françoise qui avait la mémoire longue. Elle se souvenait comme si ce fut hier de Gisèle mère adjointe de Berthe et cheftaine d'alors qui un siècle au paravent avait tiré José des viscères d'un mammoth où il prétendait avoir égaré ses lunettes. Par quel cheminement les prothèses visuelles de José se retrouvaient-elles dans les entrailles de Christian ? Avant de hasarder une explication, il convient de refermer le héros car malgré les violents coups de massue, nombre de mouches continuaient à pondre leur avenir dans la tripaille Christianienne. Berthe, suivant les indications de Robert, déposa les boyaux à l'endroit précis où elle les avait trouvés. Le brave chirurgien muni d'une aiguille creuse fabriquée près d'Etretat dans le Calvados et d'une pelote de fil à couper le beurre rance sutura avec application le thorax et le ventre de Christian.

Celui-ci, bien que souffrant de légères démangeaisons abdominales, dès le lendemain, se présenta devant sa reine. Berthe trônait au milieu de quatre sages mages un peu sorciers sur les bords.

- Berthe : Comment te sens-tu ce matin, mon gros lapin?
- Christian : En pleine forme, ma sirette. Ce Robert est vraiment un artiste.
- Berthe (le regardant dans un œil) Je suis heureuse de constater que tu as retrouvé tous tes moyens et même tes supérieurs.
- Christian : Je ressens une petite gêne au niveau du ventre.
- Berthe : L'absence des lunettes, peut-être ?
- Christian : Non, je me demande si ce n'est pas plutôt un nœud de boyaux ?
- Berthe : Impossible, j'ai veillé personnellement à leur disposition. Tu as peut-être des gaz tout simplement ?
- Christian : Ce serait bien normal, après une si belle éventration. Mais je ne vais pas me plaindre. Qu'attends-tu de moi, ma reine ?
- Berthe : En tant que héros national, j'ai pensé qu'il te revenait de mener l'enquête sur les causes de l'écroulement catastrophique de notre arc de Triomphe.
- Christian, soudain rigidifié dans un garde-à-vous impeccable lança : Je suis très honoré que tu aies pensé à mon humble personne pour cette mission, et je te promets de débusquer dans les plus brefs délais l'infâme moins que rien qui a tenté de rabaisser la grandeur de notre civilisation.
- Berthe : Je n'en attendais pas moins de toi, mon gros fliet mignon. À peine eut-il obtempéré que ses soupçons se portèrent tout seul sur un bouc émissaire lequel, atteint de mutisme congénital, ne répondit à aucune des questions qu'on lui posa pour la forme. Il n'en fallut pas davantage pour en faire un coupable idéal. Un coupable si tendre, qu'on le coupa en deux parties égales, devant une foule ravie que l'on ait si vite extirpé de ses rangs le mal absolu. On décréta dix nuits de

deuil national. Seule la pleine lune ayant refusé de se voiler la face fut désormais l'objet d'une haine implacable.

La présence dans les intestins de Christian des deux gros vers de granit rose, sur monture pilo-mammouthale, ne cessait de tourmenter les pauvres neurones de Berthe. Que venaient faire ces lunettes à double foyer opaque dans les viscères de l'homme au fort strabisme divergent? Était-ce son inconscient qui tentait d'atténuer cette préjudiciable indépendance visuelle. S'agissait-il d'une incitation divine à se regarder le nombril de l'intérieur ? Le fait que l'on eût découvert ces lunettes plusieurs siècles avant leur invention ne facilitait pas l'analyse de ce mystère optique. Les sages mages agitèrent leur perspicacité. Les voyantes se penchèrent sur leurs boules de marbre, les chamans sur leurs pots de chanvre. Les druides grimpèrent aux arbres et les hommes descendus du singe sans trop se poser de question s'en posèrent quand même car les singes ont horreur du doute. Pour en trouver les réponses, Christian soumit les plus hautes autorités spirituelles Ramalannes à d'épuisantes tortures mentales. Mais il n'obtint d'elles que des cris de douleur peu signifiants. L'enquête du héros Rougeaud s'enlisait dans le marécage des élucubrations vaseuses.

C'est alors que les acteurs de cette histoire se tournèrent vers son auteur et metteur en scène, c'est-à-dire moi-même, pour contester la manière confuse et dictatoriale avec laquelle je mènerais leur destin. Selon leurs délégués, je me serais amusé à créer de toutes pièces un mystère impossible à élucider rien que pour les rendre ridicules. Mes personnages dénonçaient aussi l'absence de spiritualité dans laquelle je les maintenais. Je m'élève avec véhémence contre de telles allégations. Une rapide analyse de ce récit humaniste démontre à quel point ils se trompaient. Je signale à mes chers personnages, que je pourrais très bien leur dire : « Dieu, c'est moi et arrêtez de m'emmerder, sinon j'écris la fin du monde et vous l'aurez dans l'os ».

Réfléchissez, l'ultime passage de témoin de Jéhovah entre l'animal et l'homme, que symbolise cette paire de lunettes, ne prouve-t-il pas mon souci de jeter un regard neuf sur votre vie spirituelle ? Certains abominables cons devenus par mes soins acteurs de leur propre pré-histoire avec un grand « prés » feraient mieux de s'écraser mollement avant que je les écrase moi-même dans le sang. J'affirme que cette vaste fresque philosophique transpire le divin et que si ses acteurs pouvaient éviter d'utiliser des déodorants, ils pourraient le sentir eux-même. Maintenant, bandes de crétins, si vous êtes incapables de résoudre la plus petite énigme de votre civilisation, allez vous faire voir et écrire par un autre.

Mais je m'emporte, je m'emporte...Bon je veux bien faire un effort, à condition que vous en fassiez autant. Je déclare le Sambouc boisson sacrée. En plus je vous donne quelques indices fiables qui vous permettront d'élucider le mystère visuelo-viscéral qui donne de l'épaisseur à votre vécu collectif : Lorsque Robert eut découvert l'étui à lunettes plein de celles-ci à l'ombre du gros colon de Christian, Gréta l'unique descendante de José, (l'explorateur du mammouthus nobilis des débuts) fut soudainement secoué de violents tremblements et se mit à baver en proférant des paroles incompréhensibles. N'était-ce pas le signe qu'un esprit impérialiste et millésimé venait de prendre possession de son corps ?

- Berthe : Non, elle avait mangé beaucoup trop de champignons de Paris hallucinogènes et subissait par la-même les assauts d'une puissante tourista.

- Moi : Je m'inscris en faux, lorsque je crée une situation, j'en connais parfaitement les tenants et aboutissants. Si vous interrogez Gréta convenablement, je suis certain qu'elle vous apporterait de puissantes lumières sur ce voyage interviscéral. Allons Christian un peu d'initiatives, bonne déesse ! (ce juron est employé afin de respecter la parité)

Quand Gréta se tut, ses paroles continuèrent à résonner dans la caverne. Les gravures pariétales représentant des bisons dans le blizzard se mirent à meugler et Christian subjugué ne savait à quel saint se vouer. Berthe, qui trillait des cadavres de mouches dans la pièce voisine, avait entendu la prophétie par un trou de serrure en voie de développement et en demeura interdite de publication.

Sortant de sa subjugance Christian reprit : C'est bien joli, la p'tite dame, mais comment tout ça peut-il se faire ?

- Gréta : Connaissez-vous l'opération du saint-esprit ?

- Christian : J'connais l'opération de Robert, qui m'a sauvé la vie, mais monsieur saint-esprit, inconnu au bataillon !

Gréta sortit un jeu de cartes, le battit, le disposa en éventail et dit à Christian : « Prends une carte, mémorise-la et replace-la dans le jeu ». Christian s'exécuta. Gréta voulut battre à nouveau le jeu, mais un roi de carreau récalcitrant tira son épée et tenta de l'embrocher. Christian écrasa d'un coup de massue le roi rebelle en hurlant : « C'est bien lui ! Je le reconnais, le salaud ! Comment as-tu fait ? » Gréta, dont le pouce et l'indexe victimes des dégâts collatéraux, saignaient abondamment, répondit : « A non de Dieu d'non de Dieu ! Tu vois, le divin est en moi ». Sur ces entrefaites, Berthe s'autorisa à pénétrer dans la pièce. Quand elle vit Christian se prosterner aux pieds de Gréta, son sang ne fit qu'un quart de tour et son regard aigu alla se planter dans les yeux troubles de la divinité en devenir. « Sorcière ! Vociféra-t-elle . Tu n'es qu'une vulgaire sorcière de pacotille ! » Gréta sourit étrangement. Sous l'effet de ce regard médiumnique Berthe sentit sa volonté l'abandonner et s'entendit apostropher par une voix démoniaque : « Répète un peu, si t'es un homme ? » Dans ces conditions aucun son ne voulut franchir la frontière de ses lèvres. Pourtant Gréta n'avait pas ouvert la bouche. Alors d'où venait cette voix ? Je ne saurais le dire. Toutefois je hasarderais une hypothèse : Cette voix viendrait de l'inconscient de Berthe que ça ne m'étonnerait

pas, car Gréta n'avait fait qu'entrebâiller la porte de celui-ci. Ainsi, loin d'être une divinité, Gréta était une simple ouvreuse d'inconscient. Et si elle prouvait qu'aucun coffre-fort intérieur ne lui résistait, sa myopie congénitale l'empêchait d'en faire la moindre analyse. Ce qui laissait à l'individu le soin et surtout la liberté de se démerder avec son contenu. Quand Berthe reprit ses esprits, elle se sentit parfaitement bien. Un souffle d'air frais ayant oxygéné son labyrinthe psychique, elle regardait Gréta avec une sorte de gratitude. Christian, dont les neurones arthritiques flottaient dans une sorte de yaourt primal, avait lui-même ouvert les portes de son poulailler intérieur et un brave courant d'air salubre dispersait la fiente de ses souvenirs amers. Des paroles apparemment insensées dégoulaient de sa bouche sur ses sandalettes. Son front bas s'était déplié et sa bouche légèrement cul-de-poulisée laissait fluter un petit sifflement guilleret. Gréta remit ses lunettes et empocha les vingt Moustacs que Berthe lui tendait. Par la suite elle ouvrit un petit cabinet de serrurerie optique qui eut un grand succès d'estime. Et les d'auto-voyeurs, lassés de se regarder par le trou de leur serrure, cessèrent de cligner du nombril.

Les souvenirs de la catastrophe s'estompèrent. Les blessés rétablis arboraient fièrement leurs cicatrices. Dans un sursaut d'humilité, les Rougeauds rasèrent les vestiges de l'ex-arc de Triomphe. Tous les ossements furent progressivement concassés puis réduits en poudre et vendus comme aphrodisiaques. La tragédie effroyable s'était naturellement insérée dans l'histoire Rougeaude et à ce titre fut régulièrement mais sobrement commémorée. Quant aux Ramalens, dont la délégation fut totalement anéantie, ils n'en gardèrent aucune rancune. Mieux ils commémorèrent aussi l'événement chaque année en confectionnant le « raplof », sorte de sorbet à la truffe de synthèse devenue ce monument culinaire que le monde entier leurs envie. Et Dieu dans tout ça ? Une poignée d'initiés en parvenant à compacter

les superstitions finirent par ébaucher une religion qui tenait la route. Grâce à quoi l'entité Ramalo-Rougeaude devint le phare spirituel d'un monde pas si barbare que ça.

Tout irait pour le mieux si chaque époque n'apportait son lot d'incertitudes et de dangers propres à anéantir le bonheur des peuples : Bouleversements climatiques, épidémies de tendinite, batailles de polochons, guerres en dentelles, dictatures rampantes et autres vilains fléaux se mirent soudain à menacer ouvertement cet embryon de paradis sans toutefois parvenir à l'atteindre.

Nos deux peuples étaient parvenus au seuil de l'âge de la pierre cosmopolite sans qu'aucun conflit marquant ne ruine la concrète utopie de leur civilisation surréaliste. Les colombes de la paix s'emmerdaient terriblement. Quant aux faucons, ils avaient beau essayer d'envenimer le menu fretin des situations conflictuelles ordinaires, telles que, engueulades de fin de beuverie, contestations d'arbitrages, rien n'y faisait. Certes les parties de pétanques intertribales cristallisaient bien de temps à autres quelques conflits de territoire ludique. Cela n'allait pas au-delà d'un vif échange de boules cubiques dont résultaient de modestes fractures du crâne. Mais ça n'allait pas plus loin. Les faucons dépités s'agressaient entre eux afin de conserver un semblant de méchanceté. Il en fallait beaucoup plus que ça pour instiller la mauvaise fois propice à l'épanouissement d'un sentiment belliqueux. Le territoire Rougeaud-Ramalens devenu la patrie de la concertation et du règlement à l'amiable s'endormait sur ses lauriers sauce. Seule la guerre des truffes avait laissé quelques glorieuses cicatrices dues presque essentiellement à la triomphale chute de l'arc de Triomphe. Mais elles ne pouvaient justifier ni l'érection d'un monument aux mornes morts, ni la naissance d'une association d'anciens combattus.

Comment faire monter l'agressivité parmi tous ces bons vivants ? Comment implanter la paranoïa et la suspicion chez des gens qui ne cessaient de s'arranger à l'amiable ? Voilà le genre de questions que se posaient une poignée de Ramalens et de Rougeauds inquiets de voir leur histoire vierge de tout massacre.

Firmin le président de l'association pour une guerre conventionnelle injuste et durable réunit ses troupes disparates et leur dit : « Mes amis afin d'affaiblir notre pacifisme congénital, je vous propose que nous commencions dès à présent par nous haïr les uns les autres. Pour cela, le dénigrement, le mensonge, l'insulte et la rumeur malveillante doivent être notre lot quotidien. Lorsque la haine commencera à nous inscrire dans son cercle vicieux, nous trouverons bien dans chacun dans nos camps, des hommes naïfs et lâche pour prendre parti pour le plus fort. C'est bien le diable si nous ne parvenons pas à nous faire une bonne petite guerre de derrière les fagots ». Ce discours enflamma les passions et les bravos se mêlèrent aux Hourras !

« - Firmin : Mais non, bandes de cons, vous n'avez rien compris, insultez-moi, ce sera beaucoup plus efficace.

- La foule : Houuu, vilain, méchant, qu'il est bête, Imbécile.

- Firmin : Voilà bande de sagouin, c'est bien mieux comme ça!

Robert le grand chirurgien nain Ramalens intervint : Ricboul ticott loucoum chibouf al jigouillette pinpon ... (Je remercie cet enfoiré de Firmin de ces excellentes suggestions, mais j'ai peur qu'elles ne soient quelque peu insuffisantes. Il serait, je pense, plus judicieux que certains d'entre nous, rendent visite aux Poussabouts qui sauraient nous enseigner l'art de la violence gratuite.

- La foule : C'est qui ? C'est quoi ? Comment ?

- Robert : turlu bibi racouqui lala pouet tréfon zigué tartouzitton...

(mon petit doigt que je me fourre régulièrement dans l'oreille m'a dit que très loin, dans le bas de la rivière, existe une tribu barbare, les Poussabouts. Sals, revêches, vislards, traîtres, néfastes, jaloux,

hypocrites, soupe au lait, ceux-ci ne cessent de se battre pour un oui ou pour un non, même pour un silence mal interprété. Si nous leur rendions visite, je suis convaincu que nous pourrions redécouvrir en nous l'ombre du guerrier assoiffé de sang qui sommeille.

Une salve d'applaudissements couvrit les derniers mots de l'orateur. Le petit groupe allait sortir en portant Robert en triomphe, quand la porte en pierres agglomérées s'ouvrit. Berthe suivie d'Alix, le nouveau chef Ramalens vainqueur des dernières élections à la courte paille, entra avec majesté. Robert promptement lâché pas ses compagnons, manqua s'empaler sur une stalagmite « Graszouuoille » (Ha! Les cons) Hurla-t-il. Berthe superbe d'aisance et de grandeur d'âme leur tint à peu près ce langage : « Sombres imbéciles, vous n'avez vraiment rien trouvé de mieux que d'aller faire les mariolles avec ces minables Poussabouts. Vous voulez faire la guerre ? Les occasions ne manquent pas. Faites la guerre à l'illettrisme, faites la guerre aux accidents domestiques, faites la guerre aux moustiques, aux poux, aux charançons qui ne cessent de ruiner nos cultures de frites. Mais je vous préviens, si vous décidez de faire la vraie guerre, contre de vrais ennemis, il y aura des morts et des blessés »

- Firmin : Oui, mais il y aura aussi de la bravoure, de la gloire, des héros, de l'honneur, des drapeaux et de belles pages d'histoires s'écriront sans que nous ayons à tremper nos porte-plumes dans les vulgaires transpirations de la lâcheté. Notre réputation fera fuir et la grandeur de notre petite nation sera citée en exemple.

Les Ramalens lancèrent des tonnerres de « journef » et les Rougeauds de puissants Hourra !

- Berthe repris : « Soit, vous voulez faire la vraie guerre, très bien, dans ce cas, vous ne ferez plus l'amour. Il faut choisir, on ne peut faire les deux en même temps ».

Une voix s'éleva en mordant le dernier mot de Berthe : « On s'en fout, dans les vraies guerres, on a le droit de violer tout ce qui bouge, alors ! »

« À bas l'amour, à mort l'amour, à mort l'amour » se mirent à scander les nouveaux méchants, la bave aux lèvres. Dans ce brouhaha anarchique, le chef Ramalens, qui jouissait d'un relatif respect, leva les bras et prit la parole : « Ratafouille pine pon lalan quiquo rimol. Poupout lardif sesette aquepaf. Futfut rabifé kuka zoum barouf pon pin ». Qui équivaut à : Savez-vous que pour tuer, il faut haïr et que si vous ne haïssez pas suffisamment c'est vous qui serez tués ? Et si vous mourez, c'est fini. Je vous rappelle que notre religion primaire n'évoque aucunement la résurrection ni même la résuérection. Donc après la mort, il n'y a rien ni dans la tête, ni dans le pantalon. Pour faire la vraie guerre il faut être très frustré, très méchant, très naïf, très paranoïaque et croire que son sacrifice permettra un avenir radieux sinon c'est impossible. Ébranlée dans ses convictions la troupe des va-t-en-guerre bien qu'échauffée par quelques outres de sambouc additionné de clous de girofle rouillés, commençaient à battre en retraite. Firmin, un des rares frustrés de la région sentant le flottement provoqué par cette diatribe, reprit : Oui, mais la gloire, où est la gloire, on en a marre de vivre sans gloire. De ne faire peur à personne. Den'être tout juste craint par des truffes. On n'en a plus qu'assez d'exister sans la froide, mais stimulante hostilité de quelques ennemis héréditaires. À part l'autre andouille qui écrit notre vie (j'ai l'impression qu'on parle de moi), qui se souviendra de nous dans les siècles à venir si nous nous contentons de cette léthargie pacifiste ? Souvenez-vous du dicton : « Les gens heureux n'ont pas d'histoire » Vous appréciez que ce manque d'histoire nous confine au fin fond de la préhistoire ? Pas Moi !

La foule : Nous voulons une histoire...Nous voulons une histoire...Nous voulons une histoire...Firmin poursuivit : « Quant à être méchant et

haineux, il faut tout simplement qu'on apprenne à le devenir. Déjà arrêtons de pratiquer le manichéisme positif qui nous fait systématiquement trouver le bon côté des gens et des choses ». Firmin qui pourtant savait nager dans le lyrisme fut noyé d'applaudissements. Berthe et Alix se concertèrent un instant, puis Alix reprit : « Calfouette rikita fadasou zin touf ? Bidac Kudsacàlamef, rabouillees tartouille ». Vous tenez vraiment à mettre la main dans l'engrenage de la violence aveugle ? Soit, mais ne comptez pas sur nous pour vous subventionner. Vous désirez apprendre la guerre des nerfs ? Partez ou bon vous semble, mais ne comptez pas sur nous pour aller vous y chercher. (Je voudrais vous faire remarquer le merveilleux synthétisme du langage Ramalens. En deux lignes, tout est dit, alors que le traducteur doit entasser quatre lignes bien serrées pour ne faire qu'effleurer le sujet). Après la mise en garde d'Alix, une grande partie des velléitaires se dégonflèrent. La majorité des d'hommes rêvant d'en découdre restèrent bouches cousues. Seul Firmin et le jusqu'au-boutiste nain Robert dont la petite taille lui permettait d'atteindre sans effort le niveau minimum de frustration nécessaire à une agressivité prometteuse. L'association pour une guerre conventionnelle injuste et durable fut dissoute et la réunion se termina par de mièvres injures : « Vilain, Ou, ouu, ouuu, méchant, bien des choses à ta mère etc. » En sortant de cette réunion décevante, le Rougeaud Firmin et le Ramalens Robert entrèrent dans la clandestinité par la porte de derrière. Le lendemain, ils décidèrent de faire le pèlerinage Poussaboutique afin de tremper leur caractère aux sources du mal absolu.

Le soleil venait à peine de s'écrouler avec son bruit de ferraille caractéristique que la nuit privée de pleine lune s'effondra à son tour. Firmin qui n'arrivait pas à dormir se mit à râler : « Mais bon dieu de merde, quand est-ce qu'ils vont réparer ce fichu coucher de soleil ? »

Comment ce juron mystique pouvait-il être proféré, alors que Dieu n'existait pas encore. C'est à travers les jurons que Dieu installait sournoisement son personnage monothéiste dans l'inconscient collectif. Cette stratégie détournée porterait un jour ses fruits, mais nous n'en sommes pas là. Si Firmin se faisait dilapider le sommeil pour un rien son acolyte Ramalens le chirurgien nain Robert dormait comme une souche de bonsaï. Ce dernier au prise avec un rêve de bataille féroce, venait de recevoir une flèche dans la cuisse gauche quand soudain un coq sénile et une coccinelle se mirent à chanter au petit bonheur. Il devait être minuit moins dix. Robert s'éveilla, heureux d'entendre Hilda ronfler à ses côtés. Dehors, les grenouilles parlaient du beau temps de la pluie. Le beau nabot caressa doucement la cuisse droite de sa femme et reçut en retour un violent coup de massue. « Ragougnaf ! » dit-il Philosophe, qui peut se traduire par : « Ah Les femmes ! ». Tout en se massant l'avant-bras tuméfié, il enfila à tâtons sa plus belle peau de sardine. Hilda se leva en maugréant et lui décrocha les saucisses de brochet qui pendaient hors de portée du chat et de lui-même. Après avoir frotté un silex taillé en forme d'allumette, elle alluma la bougie et regarda de haut Robert avaler son bol de café blanc (le café noir n'existait pas encore et il était de bon ton d'évoquer le lait en parlant de café blanc). Ce petit déjeuner terminé Robert embrassa sa femme sur le ventre, prit sa valise en crocodile naturalisé et sortit dans la fraîcheur de la nuit. Un vent léger ayant obtenu la permission de souffler, soufflait un peu. Son petit bungalow sur pilotis baignait pour moitié dans les eaux boueuses de l'Alzou grâce quoi il peut déposer directement sa valise dans la pirogue sans se mouiller. Puis sautant prestement sur la berge molle, il s'enfonça jusqu'au ventre dans la vase. « Dencuf » jura-t-il, traduction: « et merde ». Les crocodiles lui lancèrent quelques réflexions désobligeantes qui le mirent de fort mauvaise humeur. La journée commençait bien. Parvenant à se dégager, il leur fit un bras d'honneur, que les grands reptiles

ignorèrent. Il faisait nuit. Robert prit le petit chemin en lacets le conduisant au pattedé de grottes où Firmin, célibataire, habitait une grotte de bonne. Maudissant l'absence de lune, il grimpa avec précaution les quatre étages puis frappa à la porte en cuir qui se mit à résonner comme un tambour. Firmin était musicien.

« - Firmin : Mouai !... C'est pourquoi ? Qui m'demande ?

- Robert : Rabonduf Robert koukal lalan filato (c'est Robert, il est cinq heures, magne-toi l'cul, faut y'aller !)

- Firmin : T'es maboul ou quoi, il est deux heures moins dix.

- Robert : Sérabou putaf reflitte (Non, c'est l'heure, le coq a chanté, : « Ô Cathérinetta bella chi, chi...»)

- Firmin : Tu t'es encore fait couillonner par ton con d'coq Ah! tu fais chier, j'ai pas fermé l'œil et j'ai un tas de rêve à faire, moi...

Il se gratta la tête, bailla. Se gratta les testicules, re-bailla. Se gratta l'épaule. Prenant la précaution de se lever du mauvais pied il se cogna la tête contre une stalactite. Do#, répondit-elle. Il aurait dû être d'une humeur massacrate, même pas. Il avait beaucoup de progrès à faire pour massacrer son humeur. Firmin ouvrit la porte, la nuit pénétra dans le noir de la grotte ce qui visuellement ne changea strictement rien. Robert se cogna à son tour dans une autre stalactite. Fa# répondit la stalactite. Une belle journée en Ré majeur s'ouvrait à eux. Robert : « racouillou pitouf pouet pouet chafoin »: tu devrais faire le ménage de temps en temps, quand même. En riant Firmin enfila la peau de lapin retournée qui le chatouillait tant, prit sa valise en peau de zèbre albinos et se prenant le pied dans une stalagmite qui trainait à côté de la table basse, chuta lourdement contre le mur où les gravures rupestres se mirent à rigoler. Un magnifique "Non de Dieu de PutBip de BorBip de Merbip" résonna d'une revèchitude de bon aloi. Après avoir fermé la porte et raté la première marche, nos deux compères descendirent l'escalier à l'ancienne, c'est-à-dire sur le cul. Arrivé en bas Firmin récupéra, tant bien que mal, le contenu de sa valise et ils

prire en sifflant le petit raidillon qui les conduisait à la rivière. Les crocodiles les attendaient au tournant, mais ils en furent pour leur frais. Malgré la vase ventouzeuse, ils parvinrent sans peine à se hisser dans la pirogue. Haut dans le ciel, les poulies crissaient et le jour se levait en même temps que les chasseurs d'ombre, la gomme à la main, s'employaient à en éliminer la moindre trace. Spacieuse La pirogue spacieuse emportait en ses flancs tout l'avitaillement nécessaire à un long voyage. Hilda avait bien fait les choses, une jarre de fritte sur mesure, un mètre cube de moules d'eau douce, sans compter les saucisses de brochet, le beurre de sardine, les clafoutis de dindonneau, les quatre outres de sambouc, un précieux ouvre-boîte et, indispensables à l'hygiène bucco-dentaire, quatre mille cure-dents à poils durs.

L'embarcation portée par le courant atteignit le milieu du fleuve. Les deux chercheurs de noise voyaient disparaître derrière eux la riante vallée au bien-être monotone. Quatorze heures, il faisait une chaleur terrible. Robert à l'ombre d'un chapeau à large bord fouillait son sommeil à la recherche d'un hypothétique cauchemar ultra-violent. Firmin, abruti par le sambouc, dirigeait mollement l'embarcation en s'aspergeant de temps en temps d'eau boueuse. Un héron cendré, virtuose du lâcher de fientes, prit pour cible le chapeau de Robert et parvint à l'atteint juste au moment précis où son rêve de combat au corps à corps prenait un tour sexuel. Firmin hurla : « descends si t'es un homme ! » N'étant pas un homme, Le héron ne descendit pas. Par contre comme il était un oiseau très adroit il tenta de lâcher une seconde fiente, dont son intestin vide refusa de signer le bon de sortie intestinal. Pour marquer son mépris, il exécuta une aile d'honneur puis s'éloigna dans l'azur miteux. Maintenant bien réveillé, Firmin observant l'aval, constata que le fleuve se courbait essentiellement sur la gauche. « Bizarre, bizarre » se dit-il. Dix-sept heures trente-quatre au sablier à cailloux, il était tant de songer à trouver un endroit propice où

passer la nuit. La rive droite creusée par le courant s'encombrait de troncs d'arbres et de rochers affleurants, en rendant l'accès périlleux. Ils tentèrent d'accoster la rive gauche où une longue langue de galet venait sucer la prairie verdoyante. L'endroit semblait idéal. Robert le Ramalens ramait doucement à l'envers comme au bon vieux temps. La pirogue guidée par un Firmin attentif vint racler ses fonds sur les galets. Robert sauta à l'eau, vu sa petite taille, il en eut jusqu'aux épaules et prenant la légère amarre en poils d'hirondelle torsadés, alla la tourner autour d'un bonsaï géant. Firmin sauta à son tour et tous deux hissèrent la pirogue au plus haut de la berge. Il faisait encore très chaud : « jarougnette placouf ? » dit Robert : « si on prenait un bain ». Pudiques en diable, tout deux se dévêtirent dos-à-dos et plongèrent ensemble dans les eaux boueuses de l'Alzou. Au bout de dix minutes de barbotages, ils en ressortirent vert d'une vase visqueuse. Ils s'étendirent un moment sur les galets encore chauds. En séchant une gangue argileuse les transforma en faisant statues. Le tic-tac de leur horloge biologique faisant échos à leurs gargouillis stomacaux, leur faim se réveilla en sursaut. Ils se levèrent en craquelant, prirent le nécessaire à pique-nique dans le bateau et vinrent en disposer le contenu sur une nappe à carreaux Ramalo-Rougeaud. Le repas composé de frites sur mesure et de clafoutis de dindonneau fut englouti en un éclair. Déjà la fraîcheur du soir vint leur rendre visite. Ils allongèrent leurs peaux d'ours, s'y enroulèrent et s'endormirent. Le soleil posé sur un long nuage rose ne semblait pas daigner descendre de son trône. La nuit ne tombait pas. Un ex-mammoth devenu éléphant, par conversion moderniste, s'approcha de l'eau glauque et s'y vauvra avec délices. Puis vint toute une famille de zèbres horizontaux. Elle fut suivie d'un couple de zèbres à carreau, d'un zèbre à pois blanc, de sa compagne albinos et de douze zèbres bretons criblés de pattes d'hermines. Cette infinie diversité des espèces était le fruit direct du réchauffement climatique. Le long printemps dont je vous

ai parlé plus haut favorisa les relations intimes, s'en suivit une copulation débridée tant humaine qu'animale. Si l'âge de la pierre mal polie s'était caractérisé par une mesquine limitation des espèces, l'âge de la pierre cosmopolie en multiplia exagérément le nombre. Aucun tabou ni racisme ne venant entraver les rencontres, aucune barrière n'eut le tant de séparer les espèces. Par le fait, les croisements les plus hasardeux se multiplièrent. Cela donna des résultats assez incongrus. Ainsi s'approchèrent du point d'eau ; deux loups à ailerons de requin, un véritable serpent à plume, un crocodile à queue de castor, un vautour à trompe, deux ours à bosse de dromadaire et bec de lièvre et enfin, un très rare spécimen d'hippopotame à patte de héron dont les faiblesses articulaires provoquaient des chutes à répétitions dont se gaussaient les autres hybrides guère mieux lotis. Tout ce petit monde baroque s'ébattait joyeusement dans la boue.

Il faisait toujours jour. Ce qui n'empêcha nullement nos deux aventuriers de dormir du sommeil de l'injuste. Les deux ours à bosse de dromadaire et bec de lièvre sortant de l'eau virent les deux peaux d'ours endormies à côté de la pirogue. Le voyeurisme me répugne. C'est pourquoi je ne vous décrirais pas ce qu'il advint à Robert et Firmin, sachez simplement que quelque temps plus tard leurs peaux d'ours tombèrent en sainte et donnèrent naissance l'une à une peau d'ourson nain avec mini-bosse de dromadaire et infime bec de lièvre et l'autre à une peau d'oursonne de taille normale avec bec de lièvre et bosse de dromadaire. Mais nous n'en sommes heureusement pas encore là.

Il devait être deux heures du matin. Le soleil, accroché à l'escarpement d'un vieux nuage par un rayon élastique, se balançait dans un mouvement pendulaire. L'horizon n'en menait pas large. Puis, dans un bruit de casseroles, l'astre chuta sur une montagne. Se croyant légitimement autorisé à tomber, la nuit, pareil à un vieux store vénitien

s'écoula en biais. De forts grincements venus de très haut vrillèrent les oreilles des terriens. Manifestement on tentait de décrocher l'autre moitié du store sans y parvenir. Seuls Robert et Firmin exténués par leur nuit de croisement ronflaient à l'unisson. La faune avait quitté le point d'eau. Il était cinq heures. Honteux de leur nuit en diagonale, les tombeurs de nuit s'étaient éclipsés. Après être parvenu à reprendre la partie du store affalé, les leveurs de jour en hissèrent un tout à fait acceptable. Puis, sous les efforts conjugués d'une escadrille d'anges prolétaires, le soleil repris sa place non sans avoir au paravent violemment heurté le nuage de granite qu'immortalisa bien plus tard le peintre Belge René Magritte. Un pauvre soleil cabossé dardait ses rayons froissés sur une terre incrédule. Un nouveau jour commençait. Et la lune, me direz-vous ? Écoutez, le jour est là, de nombreux événements se dessinent, je pense que l'on pourrait avantageusement remettre la lune à plus tard. Et la lune insistez-vous ? Oui c'est vrai, ça fait longtemps qu'on ne l'a pas vu ? De toutes évidences, elle doit se trouver dans la réserve à astre. La nuit prochaine, je vous promets de faire l'impossible pour vous l'amener sur un plateau.

Un rayon de soleil tordu vint frapper de biais la paupière de Robert. En plain rêve de déroute guerrière, il sursauta sur l'occasion pour se réveiller. Mais la lumière agressive l'éblouit en disant : « Alors, c'est à cette heure-ci qu'on s'éveille ? Pour de courageux explorateurs, vous la foutez mal. » Robert répondit à la lumière : « chupitouilla rapette curbite » qui peut se traduire par : « Va te faire Bip connaBip". Elle n'y alla pas. Robert s'étira d'un bras tout en se grattant énergiquement la peau d'ours de l'autre. Puis saisissant le gros orteil de Firmin, il le prit et le mordit à belles molaires. Celui-ci poussa un geyement terrible et colla une grande gifle à Robert. Pour de futurs violents guerriers, la journée commençait sous les meilleurs hospices. Après un léger petit-déjeuner fait d'un jus de champignon de Paris hallucinogène les deux hommes poussèrent leur embarcation et sautèrent à bord. Cinq jours et

une nuit passèrent sans événements marquants. La rivière s'était encore élargie. Elle continuait de tourner de plus en plus vers la gauche. Il était onze heures, Firmin dit à Robert : « Si tu veux mon avis, ce fleuve est une spirale ». Robert répondit : « Chric chafou rupille panpouille rizette calitrou », traduction : « C'est normal nous allons nous frotter à de frustres guerriers, c'est la spirale de la violence ! » Firmin apprécia la pertinence du propos et continua à ramer. Les vivres avaient fortement diminué et comme la dernière outre de Sambouc était réservée pour fêter leur première victoire, ils durent se résigner à boire de la boue mêlée d'eau . Depuis deux jours, le paysage avait changé. Ils naviguaient en contrée inconnue. D'épaisses forêts bordaient la rivière et de drôles d'oiseaux venaient se percher sur la proue de la pirogue en les dévisageant de leurs petits yeux rouges. La création par pure fantaisie ou par inattention avait recouvert ces volatils de longs poils roux et pourvu de petites oreilles pointues. Si leurs deux ailes en fourrure n'occupaient pas la place des pattes avant, on les aurait volontiers pris pour des lapins. Robert venait juste de pêcher un gros poisson-chat qui ronronnait dans le fond du bateau. Quand, remettant sa ligne à l'eau, il sentit une forte secousse. La tension sur le fil devint énorme et ils ne furent pas trop de deux pour y résister. Entraînée à une vitesse vertigineuse, la pirogue filait vers la rive. Elle s'immobilisa à cinq mètres du bord. Nos deux aventuriers interloqués virent sortir de l'eau une superbe sirène inversée. Le haut de son corps couvert d'écailles dorées dominait deux jambes superbes dont les pieds étaient chaussés d'une paire de godillots plein d'eau qui faisaient Clouf, Clouf lorsqu'elle se marcha sur la rive. grimpa sur la rive. Elle se retourna. Assurément c'était une femme, et même une belle femme, sa poitrine agrémentée d'une superbe paire de seins recouverts d'écaille en faisait foi. Ses ouïs palpitants traduisaient son essoufflement. La douleur marquait sa face de poisson lune. L'hameçon lui avait à moitié déchiré la lèvre

inférieure. Elle les regarda avec haine et leur lança : « Ben v'nez me retirer ça, bande de cons, vous voyez bien qu'j'ai pas d'bras!... » Interloqués, Robert et Firmin ramèrent jusqu'au rivage.

J'ouvre ici une parenthèse sur le langage sirène. Si, en matière de serrurerie, le passe-partout parvient à ouvrir toutes les serrures. « Le Péremptoire » qui est le langage des sirènes, pourrait faire office de passe-partout du langage. Tant son polyglotisme sans chichi le rend familier à toutes les oreilles. Le coup de sirènes, tout le monde comprends, Le chant des sirènes tout le monde y succombes et un coup de gueule de sirènes chacun obtempère. C'est pourquoi Robert grimpa vite fait dans un fraisier géant frapper l'amarre de proue de la pirogue. Firmin, lui se précipita vers la sirène. Dès qu'il eut atteint il s'empara de de la ligne et tira de toutes ses forces afin d'arracher l'hameçon. Il faillit lui emporter la gueule. La pauvre sirène gueulait comme au premier mercredi du mois. Pour couper court il cassa le fil : « Tu devrais garder l'hameçon ça t'ferais un super piercing ». Dit-il avec un p'tit sourire gêné. La sirène n'apprécia pas la plaisanterie et lui décocha un coup de genou dans les testicules. Firmin plié en deux se massait le système reproductif en hurlant : « Ah ! La salope, Ah à la salope Ah,ah » Robert gueula à son tour : « trouficate jutapointe sapoulève tintin lapif! », Traduction: « Non mais c'est pas des façons de s'en pendre à un gentleman. Si j'étais assez violent et impulsif, je vous collerais bien une claque, mais je sais ce qui me retient. »

- La sirène: «Ta gueule p'tit con». Comme le nain avait les testicules trop basse, il reçut le coup de genou sur son beau nez phrygien qui se mit à pissait le sang. Robert progressa d'un coup dans sa soif d'agressivité en martelant l'estomac de la femme poissons rouge de ses petits poing teigneux. Il exultait : " fouziquette, fouziroquette, ramachouf fouziquette ! »: Je suis violent, Je suis très violent. Ouais super violent !» Il n'eut pas le temps de savourer son nouvel état de micro-brut épaisse qu'un godillot le cueillit au menton et le laissa sans

connaissance. Firmin s'était rapproché et dit à la jeune femme: « Mais enfin, pourquoi tant de haine ? »

« - Josette (la sirène) : Parce que tu m'arraches la gueule avec cette saloperie, connard !

- Firmin : Certes, certes, mais nous sommes plein de bonnes volontés. Nous ne savions pas qu'une aussi charmante jeune femme mordrait à notre hameçon.

- Josette : Je fais t'en foutre moi, des charmantes jeunes femmes !

- Firmin : Écoutez, Robert, mon collègue ci-devant dans les pommes, est un chirurgien hors paire. Si vous le voulez bien, dès son réveil il pratiquera une légère intervention sur votre lèvre inférieure afin d'extraire ce méchant hameçon. Nous possédons des champignons parfait pour l'anesthésie !

- Josette : Tu m'prends pour une conne ? J'vous connais pas. ! Et l' coup de l'anesthésie, c'est un peu gros, non ?

- Firmin : Je vous assure, Robert est un pro du bistouris ! C'est lui qui a opéré les pontages coronariens de l'Alzou.

- Josette : C'est quoi c'te connerie, des pontages ? Et puis avec c'que j' lui ai collé à ton Robert. J'suis à peu près sûr qu'il aura plus envie de m'trucider qu'autre chose.

- Firmin : Vous vous trompez lourdement, nous sommes beaucoup trop serviable, il nous serait impossible de faire du mal à une mouche blessée.

- Josette : Tu m'traites de mouche maint'nant ? (prenant à témoin la nature environnante) C't'enfoiré m'traite de mouche !

- Firmin : Non c'est une image.

- Josette : J't'en foutrais moi ! Ah! La vache, qu'est-ce que j'ai mal. Sur ces entrefaites, Robert, qui sortait d'un rêve de paix, retrouvait ses esprits: « Caroti joraton » où suis-je ? S'interrogea-t-il faiblement.

- Josette : T'es là, tête de nœud !

- Firmin : Mademoiselle veut dire que tu es revenu à toit et par conséquent à nous. Elle te souhaite la bienvenue en s'excusant de t'avoir assommé.

- Josette : J'ai pas dis ça !

- Firmin : Non ! Mais je pense qu'il serait plus judicieux...

- Josette : Judicieux mon cul, mais qu'est-ce qui faut pas entendre ?

- Robert : Chutaco tusa ju lalan farfouillette : Ca y'est je me souviens, je brutalisais une jolie femme...Il semblait heureux .

Firmin s'adressa à la sirène: « Vous n'y êtes pas allé de main morte ! »

- Josette : Où qu't'as vu mes mains, du-con ?

- Firmin : C'est une image.

- Josette : Toi tu commences à me les gonfler avec tes images.

- Firmin : J'espère que c'est une image.

- Josette : Ta gueule !

Par quel miracle Josette se laissa convaincre? Toujours est-il que la voilà allongée sur une peau d'oursonne enceinte, la gueule grande ouverte, livrée aux mains expertes de Robert. Le nain excellait en micro-chirurgie: « Grachufi, Grachufi, » répétait Firmin en lui tendant l'instrument chirurgical demandé. « Rabouinard, Rabouinard » répéta Firmin. « Jigom... jigom !Pifette lalan rapouille jigom » (compresses, compresses ! Alors ça vient ces compresses ?). « Y'en a pas ! » répondit Firmin.

Robert, retirant son masque en peau de fesse de singe : « Cura ot houpette, racontium tikiroum pan la zibong » (tant pis passe-moi une feuille de soins). L'arbre à soins poussait déjà comme de la mauvaise herbe sauf que celle-ci était bonne. Ce sont d'ailleurs ses racines qui, des millénaires plus tard, creuseront surnoisement le trou de la sécurité sociale. Débarrassée de son hameçon, la sirène sereine dormait...

« Dauk ili sapot fouillar ! » dit Robert en la regardant, (Quand même elle est vach'ment roulée).

- Firmin : Dommage qu'elle ait du poil aux pattes.
- Robert : Cura houpette ! (Ça se rase).

Josette sous l'emprise des champignons de Paris hallucinogènes délirait fortement : « Retires-moi mes godasses et viens dans mes nageoires mon Tarzan. Ça fait si longtemps qu'j'ai pas eu les pieds nus. Si tu savais comme j'en pince pour toi Firmounet ». Firmin tandis l'oreille et Robert lui dit : cur dentil ra pouf hi'gur" (J'crois qu't'as l'tiquet).

- Firmin : Elle délire.
- Robert : ira lugof sertet gulo uj ripette fi ladin furigodart, ra furigodart rape en trouille ! (Peut-être, mais les champignons font transpirer son inconscient et son inconscient est sans équivoque. Tu dis c'que j'veux voir ?)

Firmin : Tu crois ?

- Robert : déboutinaglobit (Affirmatif)

« Où que j'suis ? » Dit Josette

- Firmin : Mais avec nous, voyons. Je vous présente Robert grand chirurgien de la tribu Ramalens et moi-même, votre serviteur, Firmin, frustré général de la tribu Rougeaude.

- Josette : A oui ! Je me souviens l'hameçon (regardant Firmin) T'sais qu't'es beau mec, toi !

Robert donna un coup de coude dans les g'noux de son collègue. Ce dernier reprit bafouillant : « Vous-même vous...Vous êtes une super sirène. »

- Josette : Quel chambreur ! Qu'est-ce'tu fais c'soir ?
- Firmin : Juste avant de vous prendre, Robert et moi songions à accoster dans la région pour passer la nuit.
- Josette le regarda dans le fond des yeux en faisant des effets de lèvres : « Ben pourquoi qu'vous resteriez pas là ? »

- Robert (doucelement): ku'ka pout trinini ?
 - Josette : Qu'est qui dit l'minus ?
 - Firmin : Robert demande, s'il n'y a pas d'ours dans la région.
 - Josette : Ah si ! Même sont vachement portés sur la chose en ce oment.
 - Robert : Raboul tiquette pifpaf lalère ra toupille (Dans ce cas, on pourrait peut-être aller plus loin ?)
 - Josette : T'es pas leur genre mon lapin !
 - Robert : Vouste dutif cratouille sirpompe (Oui mais nos peaux, eee ont l'air de beaucoup leurs plaire !).
 - Josette : Ben dit donc avec c'que vous chlinguez, y s'ont du courage!
 - Firmin (conciliant) : Nous pourrions très bien leurs laisser nos peaux et dormir à côté.
 - Josette : Là, j'comprends pas !
 - Firmin : Je parle de nos peaux d'ours.
- « A poil, à poil, à poil scanda Josette en rigolant... »

Pour une fois le soleil déclinait normalement et la nuit tombait sans bruit. Même la pleine lune était de sortie. Elle brillait comme un vrai soleil à telle enseigne (lumineuse) qu'on se serait cru le jour sauf qu'on était la nuit. La Lune donc éclairait de ses rayons noirs deux ours copulant les peaux inertes de leurs jadis congénères. À quelques pas de là, près d'un feu de bois, Firmin prenait pudiquement dans sa main une des nageoires de Josette. Leurs yeux se regardaient. Un ange pratiqua une soudure à l'arc et l'amour commença son exaltant travail de fusion. Il faisait encore chaud. Recouvert de rien, Robert ronflait. Les flammes éclairaient son visage détendu. Visiblement, il ne rêvait pas que de bataille.

« - Josette : C'est quoi un frustré ?

- Firmin : C'est un ancien enfant qui avaient eu des rêves immenses. Et qui ne supporte pas de n'être juste que ce qu'il est, un con !

- Josette : Mais alors on est tous frustrés ?

- Firmin : Cela dépend de la taille des rêves. Et puis y'a aussi des tas de rêves que l'on n'a pas faits et qui se réalisent (dit-il en caressant les écailles de ses seins).

- Josette : Ça s'appelle comment ?

- Firmin : Ça s'appelle la chance. Ou ça s'appelle pas, mais ça se vit très bien !

Posant ses lèvres sur celles de la sirène, ils mélangèrent leur langue dans le sens des aiguilles d'une montre avec un bruit de machine à laver en mode essorage. Elle se laissa allonger sur le sable chaud. Les deux ours qui avaient achevé leur copulation taxidermique, les regardaient, émus. L'un poussa un léger grognement qui semblait dire : « C'est beau l'amour ! ».

La nuit dura beaucoup plus longtemps que d'habitude. Réveillé au premier chant d'un coq de bruyère, Robert partit cueillir des fraises géantes. Il profita d'une louve allaitant ses louveteaux pour récolter, outre une morsure à la cuisse, un bon litre de lait.

- Robert : claf touf rigo, ter drinnnnnnnnnnn. (debout la d'dans, c'est l'heure) dit-il en imitant le réveil qui n'existait pas encore. « Riri Jaruplef ripouille glagu kua soupette riza vi puf ». (Bob vous propose ce matin, Gariguettes à la chantilly de louve). La sirène tout en s'étirant poussa son long cri matinal. Ce hurlement de satisfaction devant la beauté de la nature fut pris par celle-ci comme le signal de départ de la journée. Firmin s'éveilla en sursaut. Un oiseau gazouillant au-dessus de sa tête lâcha avec visible satisfaction, sa première fiente matinale. La pesanteur se chargea d'en diriger la chute avec précision. Une rapide torsion du buste permit à Firmin d'en éviter les désagréments. Son regard accompagnait le superbe cul de Josette allant à la rivière. Elle le déhanchait avec tant de naturel et de

conviction que Robert et lui eurent une érection oculaire. C'était beau, c'était la vie... Elle se coula dans l'eau et disparue. "Glubouc couic pan iliputarin zébrou" dit Robert tout ému. Ce qui peut se traduire par « Ben mon salaud, t'as pas du t'embêter cette nuit ». Le sourire de Firmin valait toutes les réponses. Il avala sa part de fraises géantes et regardait l'eau en songeant ... L'évaporation nocturne d'une grosse partie de ses frustrations l'avait changé, mais il l'ignorait. « Juripan pouet pouet chaipas gla pouf gir maiseu pet pet tiranbouille guerreplus » dit Robert. Comme vous le constatez, quelques bribes de vocabulaire Rougeaud venaient altérer la pureté de la langue Ramalanne. Le mélange des cultures commençait à œuvrer dans le sens du rapprochement des peuples. Ainsi, Robert indiquait à Firmin qu'il était peut-être tant de reprendre leur périple initiatique. Josette sortit de l'eau, battit des nageoires et posa sur son museau ses lunettes à monture d'écaille (cette sirène à tête de tanche était myope comme une taupe) : « Tu viens chéri. Elle est bonne tu sais » dit-elle.

- Firmin : Je n'en doute pas, mais je nage comme une météorite.
- Josette : Aller vient, je vais t'apprendre.
- Firmin : Une autre fois, il faut que nous songions à repartir.
- Josette (se rapprochant) : Vous allez où ?
- Firmin : Il faut que je t'explique.

Josette s'approcha en souriant de toute sa gueule. Ses deux puissants tétons soulevaient les écailles de sa poitrine. Firmin voyant cela, avait un mal fou à ordonner son discours belliqueux quant à Robert, il ne pouvait détacher son regard du souple balancement mammaire. Dans ces conditions il était difficile, voir impossible de craquer l'allumette de violence susceptible de mettre le feu aux poudres d'escampette.

- Firmin : Tu vois, nous descendons la rivière fleuvante pour rencontrer les peuplades agressives qui sauront réveiller en nous nos instincts guerriers. Robert et moi sommes les plus frustrés de nos tribus respectives et...

- Josette : Tu es sûr d'être encore frustré ? Dit-elle, fine mouche. Firmin rougit. Sa conviction se fissurait sous le regard aguicheur et ironique de la beauté. Il se mit à bredouiller : « Oui, peut-être encore un peu, oh ! probablement, si je cherche bien... » Robert vint à son secours : « Bou flac churipette ruc pif roudoudul aributant crep guerre rupidou fouer lup zigou pouet pouet paf. » Qui se traduit approximativement par : « Nous sommes des hommes, il est nécessaire pour la sauvegarde de nos tribus que nous révélions la violence qui nous habite afin de s'en servir le jour où un ennemi viendra égorger nos fils et nos compagnes. »

« T'sais qu'tu parles comme un livre ! » dit Josette en posant sa nageoire en forme de main sur le renflement de son pantalon en peau de sardine, « et qu'tu bandes comme un portemanteau mon biquet ! » Robert lança un regard embarrassé à Firmin, mais celui-ci tourna la tête. Josette écarta sa nageoire et leurs dits : « Vous allez voir les Poussabouts ! Les Poussabouts c'est des gros cons, ils vous apprendront simplement à le devenir et à en être fier. Ce fleuve tourne toujours dans le même sens pour vous faire attraper le torticolis de l'imbécillité. Lorsque vous aurez atteint les territoires Pousabouts, vous en prendrez plein la gueule ! Firmin et Robert se lançaient des regards incrédules. Josette repris : « Là-bas ça rigole pas, les sirènes sont des sirins, de véritables hommes-grenouilles avec des queues de torpilles, vous les verrez mêm'pas arriver que vous s'rez déjà l'cul dans l'eau. Là-bas, on frappe et on dit bonjour après. C'est la loi du plus fort, du talion et de la jungle réunis. L'injustice et l'arbitraire sont au menu. Les Poussabouts naissent méchants et meurent en ignobles traîtres dégueulasses. Vous voulez vraiment le dev'nir ?

- Firmin : Chéri, nous savons tout ça...

- Josette (excédée) : Ben alors, vous êtes vraiment tarés !

- Firmin : Josette, ma Josette. Robert et moi n'avons pratiquement jamais éprouvé de sentiment de haine, nos tribus sont

indécrottablement pacifiques et nous devons explorer ces sentiments belliqueux afin d'en connaître les effets. Il nous faut absolument découvrir le côté noir de l'âme humaine, ne serait-ce que pour protéger nos peuples si vulnérables, de la violence aveugle.

- Robert : chaourf Firmin, curipaf choumchoum traquette rif zette icurette Christian hoche plum furibite. Traduction : « Non D'hâté Firmin !(Les Ramalens ne croyaient pas en Dieu et pour cause ils étaient avant lui) je viens de comprendre pourquoi Christian portait au plus profond de lui-même des lunettes viscérales »

- Firmin : Qu'est-ce que tu dis ?

- Robert : curi Rougeauds olopouf duritte risette rudidans larmitouille. Carpalof zemour icatombe tic roc duran. Araon ziquette dugommier sirapon la pointe duf coucail rimzi ! Traduction : « Inconsciemment les Rougeauds se sont toujours méfiés de la violence non-voyante. Ces lunettes permettaient à la violence de toucher des yeux les dégâts qu'elle pourrait provoquer, ce qui lui fit honte. C'est donc en culpabilisant la violence que l'inconscient intestinal Rougeaud en annihila l'action !

- Firmin : Mais alors, si je porte intérieurement ce type de lunettes, mon inconscient m'interdit de faire fructifier la plus petite envie d'agresser mon prochain.

- Josette : Vous déconnez à plein tube...

- Firmin : Non Josette ! Je suis sérieux...

- Robert : Voutavor lu parouf durin gri sampette.

(Nous avons le devoir de vérifier cela.)

Josette voyant la situation lui échapper, joua la carte du tendre et s'adressant à Firmin : « Mon biquet, tu n'es pas bien avec moi, on pourrait rester ici quelques temps, on s'rait heureux et on aurait beaucoup d'enfant. J'ai une petite sœur qui plairait sûrement à Robert, elle a une voix superbe, des gros seins palmés, de vraies mains avec

cinq doigts et elle sait s'en servir. En plus, elle n'est poisson que du dos ». Josette mit sa nageoire dans sa bouche et siffla un grand coup. Robert intrigué laissa au silence le soin de différer sa volonté guerrière. Presque instantanément, à dix mètres du rivage, une jolie petite tête blonde apparut. Nue, elle sortit de l'eau nonchalamment. Sœur sirène s'approcha des deux hommes et se mit à chanter. Josette fondit sa voix cuivrée à celle de sa sœur. Les deux hommes subjugués écoutèrent le chant des sirènes. Les yeux de Robert sortirent de leurs orbites et se promenèrent sur le corps de la nouvelle venue. Ils envoyaient instantanément au cerveau un compte-rendu fidèle de ce qu'ils voyaient. Sa libido touchée de plein fouet déclencha une érection si puissant qu'elle doubla la taille du nain. L'irrésistible ascension du pénis fit exploser le pantalon en peau de sardine. Il était midi et nous étions le premier mercredi du mois. Josette et sa sœur exécutaient maintenant un si brillant pot-pourri d'avertissements harmonisés que, toutes la faune et la flore environnante interrompit ses taches courantes. Le concert se termina par un long et puissant decrescendo suivit de quelques minutes de silence qui permit à la nature de reprendre vie. Josette et sa sœur s'approchèrent des deux hommes sous le charme.

- Josette : Je vous présente Yvette !

Firmin se leva et vint baiser la main d'Yvette. Robert voulu en faire de même, mais son imposante pénis l'empêchait d'approcher la jeune femme. Celle-ci, ne pouvant atteindre la main, lui serra le gland avec un naturel désarmant. Il rougit. Son cou se raidit, s'allongea, pareil à une fraise géante et la tête du nain devint alors une tête de nœud. Il fallait faire quelques choses. À peine les présentations terminées, Yvette entraîna Robert dans une bamboueraie toute proche. Il s'allongea et la petite jeune femme, par un geste ferme et répétitif, prit la direction des opérations. Cinq minutes lui suffirent pour purger le brave petit homme. Cette bamboueraie semblait être une sorte

d'arche de Noé du sexe puisque, outre les nuées d'insectes qui copulaient en vol, un milliard de laborieux termites s'entremettaient sans pudeur devant leur termitière pendant qu'un troupeau de porcs-épics se caressaient dans le sans du poil. On pouvait aussi y apercevoir deux hyènes et deux hyens échangeistes s'échanger en chantant : Savez-vous passer le tradéridera...

Si Josette semblait s'être attaché à Firmin et réciproquement, il était encore beaucoup trop tôt pour affirmer qu'Yvette et Robert puissent laisser deviner la naissance d'un amour fusionnel. Contrairement à sa femme Hilda, Yvette était une beauté explosive et si elle avait l'intelligence du geste, elle n'avait pas inventé le fil à couper la poudre chaude.

Mais en dix minutes, elle évapora toutes traces d'agressivité. Le va-t'en-guerre Robert commençait, malgré lui, à aller en paix. Quant à Firmin, l'ex-président de l'association pour une guerre conventionnelle injuste et durable, ses tentations belliqueuses gisaient sans connaissance dans le marais soporifique du bonheur partagé en deux parties égales. Les deux hommes étaient partis pour jouir de la violence et les voilà vaincu pas l'amour. Pourtant ni l'un ni l'autre ne pouvaient se décider à interrompre l'expédition.

Il était treize heures trente-sept. Les estomacs réclamaient leur dû. Sur un tapis d'herbes fraîches, à l'ombre d'un immense lentillier sauvage, Firmin aidé de Josette venaient de disposer la dernière saucisse de lapin farcie d'opulents asticots, un tas de frites sur mesure dépareillées, l'ultime plaquette de beurre de sardine rance, un magma gluant sensé ressembler à des champignons de Paris hallucinogènes ainsi que le bon kilo de moules avariées récupérées parmi l'eau saumâtre du fond de la pirogue. « À table ! » cria Firmin. Yvette et Robert arrivèrent bras dessus bras dessous. Le nain décongestionné s'assit en tailleur et Yvette en tailleuse. Puis repliant sa nageoire

dorsale, elle s'adossa au lentiller. « C'est quoi ça ? » demanda Yvette désignant le tas de frites sur mesure. Robert : « Clac zan bouille Rougeaude rico frite frite j'embrouille otu la rouflaquette triboula zouzi. »

Traduction : Une spécialité Rougeaude, ce sont des lamelles de pomme de terre coupées selon la taille de chacun, et marquées du nom de celui qui les dégustera. En quelque sorte ce sont des frites personnalisées.

- Yvette : Humm ! Ça doit être bon.

- Robert : Joupaf troula pet pet Firmin pritou zigo fuji lola siroufabouille. Traduction : Attention, celle-ci est à Firmin, donne-la moi que je la recoupe. Puis s'adressant à Firmin : cubi truc glouzette raflo pinpom ? Traduction : Si on ouvrait le Sambouc ?

- Josette : C'est quoi le Sambouc ?

- Firmin : C'est de l'alcool d'aisselles vieilli en peau de bouc.

- Yvette : C'est quoi de l'alcool ?

- Robert, jetant un regard complice à Firmin : rudi cuf chècu y pout trutrou, dit-il avec un petit rire gras, Qui se traduit par : C'est un liquide désaltérant qui détend les neurones et fait voir la vie en rose.

Le repas arrivait à sa fin. Les deux sirènes avaient visiblement apprécié le Sambouc. La fonction désinhibante du breuvage sur les jeunes femmes, il faut dire peu complexées, les rendit parfaitement incontrôlables. Elles ne cessaient de raconter des histoires graveleuses en se tapant sur les cuisses. Pour Robert et Firmin l'absorption du magma gluant où se mêlaient cadavres de moules et décoction de champignons pourris eut un effet dévastateur. Firmin se leva et battit des bras comme s'il avait eu des ailes. Quant à Robert se prenant probablement pour une taupe, il creusa le sable jusqu'à ne laisser paraître que ses deux pieds. À les voir ainsi, Josette et Yvette s'étranglaient de rire. Lorsque l'effet conjugué des champignons et de

l'alcool se fut un peu dissipé. Yvette lança : « Si on allait faire un tour en bateau »

- Josette renchérit : Oh oui mon Fifi ! Ça s'rait chouette !
- Firmin perché sur une branche du lentiller hulula : Je veux bien, mais il faut déterrer Robert.

Les deux sirènes fouillèrent le sable et attrapant chacune un pied, sortirent Robert dont les bras continuaient de creuser frénétiquement le vide.

- Josette à Firmin : Il est quand même bizarre ton copain !
- Firmin : C'est rien, c'est à cause des champignons.

Robert tournant la tête, vit Yvette cela le fit promptement revenir à la réalité.

- Yvette à Robert : Mon Roro, si on allait faire un tour en bateau.
- Robert : cucou vitra pout pout lar cupitrouf. Traduction: D'accord mais c'est nous qui faisons les sirènes.

Du haut de son lentiller Firmin tenta un vol plané que la pesanteur transforma en une méchante chute. Groggy, il se releva et dit : « j'sais pas nager »

- Josette : Y faut pas nager, y faut couler !
- Firmin : Ça j'sais l'faire !
- Yvette : Et puis si vous coulez on vient vous chercher !

Firmin ramassa les peaux d'ours puis se dirigea vers le fleuve. Croisant le regard de Robert il lui fit cette remarque faussement fataliste : « Ah, les sirènes ! »

Déjà Josette détachait l'embarcation. Yvette dans l'eau jusqu'à la taille tiraient pendant que Robert et Firmin, encore sur le sable, poussaient. Devant la conjugaison de ces énergies, la pirogue tout d'abord réticente se laissa aller sur l'onde glauque. Les sirènes sautèrent à bord en riant. Tandis que Robert et Firmin, après une longue

aspiration, s'enfoncèrent dans l'eau sale. Le bateau s'éloigna en tournant sur lui-même.

Robert faisait une sirène très acceptable. Quant à Firmin, piètre nageur, il se tenait accroché à la poupe de la pirogue d'où Josette piètre rameuse lui assénait involontairement de violents coups de pagaie sur la tronche. Tuméfié mais heureux, Firmin, stoïque, encaissait. Le courant prenait de la vitesse. Deux heures rieuses tombèrent au sablier à caillou quant soudain, le fleuve se laissa fendre en deux bras par la traître pointe d'une île inconnue de nos deux sirènes d'occasion. Au lieu de prendre le petit bras qui s'ouvrait sur la gauche, nos navigateurs prirent le gros bras qui leur tendait le bras. La courbure du fleuve s'accroissait encore. Ils longèrent l'île pendant toute l'après-midi. Sa berge surplombait l'eau d'une dizaine de mètres.

- Firmin : Quelle est cette île ?
- Yvette : C'est l'île aux cons
- Firmin ; Je ne comprends pas pourquoi la berge est si haute ?
- Yvette : C'est une île à bascule, comme on est en semaine, tous les cons sont d'l'autre côté. C'est pour ça qu'ça penche !
- Firmin : Peut-être aussi parce qu'ils sont lourd ?
- Yvette : Que les cons soient lourds, c'est un peu normal, non !
- Firmin : Zerte ! Dit-il, recevant en même temps un nouveau coup de pagaie qui l'incita à quitter la poupe pour la proue moins exposée.

Tout au long de cette berge surplombante s'alignait un garde-à-vous sylvestre de peupliers nains au-devant desquels des Thuyas impeccablement taillés en créneau montraient que cette île étaient habitée de gens ordonnés. À chaque créneaux, était suspendu en son milieu un pot de géranium, pour faire joli. À n'en pas douter ces gens

ordonnés avaient aussi du goût. Des oiseaux chantaient par groupe de six exactement le même chant. L'après-midi tirait à sa fin et les ombres fatiguées s'allongeaient de partout. Un rectangle de sable suspendu s'offrit à accueillir nos explorateurs. C'était une sorte de plage rectangulaire, munie en ses extrémités de gros filins d'acier que mangeaient un palan qui permettaient d'en régler la hauteur par rapport à l'eau. Firmin, l'œil droit fermé et le gauche couronné de bleu, laissa fuir de sa lèvre fendus quelques mots zozotés : zi on accoztait izi, z'n'ai pas vu d'ourz ? Ho laz laz ! z'ai une de zes migraine !

- Yvette : Vous voulez vraiment vous arrêter sur l'île cons ? On va avoir des problèmes, c'est sûr !

- Firmin : Allons, ne nous arrêtons pas à zes mezquinerias, moi ze la trouze très propre zette île. Et puis on est tous un peu con sur les bords. Y'a qu'à pas s'aventurer au milieu ! Dit-il avec humour.

- Josette : Oui mais eux y sont cons jusqu'au trognon. Pour l'instant y sont pas là, ça va ! Mais quand y vont s'ramener tu comprendras ta douleur mon biquet. En plus, ils sont contagieux et y peuvent pas blairer les étrangers. J's'rais vous...

- Firmin : Être con avant de deznir mézant, za m'zemble lozique.

- Robert : Crailloufette pipon pipon, radouilli pouf chiaf zet boum.

Traduction : Chez nous y'a aussi des cons, mais pourquoi on a mis ceux là dans une île ?

- Yvette : Ceux que tu connais le sont p'tet que provisoirement ou accidentellement, les cons d'ici sont indécorables et ils le sont de pères en fils. En plus c'est vraiment des gros cons !

- Robert : Son cra duc glo chia fou ? Traduction : Et les mères et les filles ?

- Josette : Quoi les mères et les filles ?

- Robert : Ri pou gri ta ra mol cha foin, Son cra duc glo chia fou ? : Tu viens de dire qu'ils sont cons de pères en fils et les mères et les filles le sont aussi ?

- Josette : Les cons que d'un côté ne peuvent pas donner naissance à des cons aussi complet. D'ailleurs même les cousins et les cousines le sont. Si on regarde leurs arbre généalogique y sont tarés dès la racine.
- Firmin : Et c'est comment un arbre con ?
- Josette : C'est un arbre vulgaire qui n'héberge que des oiseaux qui chantent des conneries et des écureuils qui bouffes des saloperies.
- Firmin : À quoi zervent zes chix grandes fantoufles alignées côte à côte ?
- Josette : J'sais pas mais j'me méfierait, des pantoufles de cette taille !

Pour étaler le courant Robert grimpa su la pirogue pour donner un coup de main aux sirènes. Le Ramalens saisit une pagaye et ramant admirablement à l'envers vint déposer Firmin à l'aplomb d'un des palans. Ce dernier saisit un des filins de la plage et tira. Les contrepoids remontèrent à la surface et la plage réglable s'abaissa au niveau de l'eau.

- Robert : chou fi pas si con cem esl ! (ben ! y sont pas si con qu'ça ces cons-là)

Le bateau toucha le sable et nos quatre aventuriers, le tirèrent au sec. C'est là que les ennuis commencèrent. Robert tenta de chausser une pantoufle qui se révéla être un crocodile. Josette eut une prise de bec avec six toucans très con. Yvette qui avait envie de faire pipi s'enfonça dans une plantation de massuillers géants. L'arbre vénérable sous lequel elle s'accroupit lui lâcha, en signe de bienvenue, une méchante massue d'âge mûre. Intriguée par le sifflement de la chute, elle leva la tête et reçut le gourdin femelle en plein front.

Firmin, inquiet de l'absence de sa dulcinée amphibie, partit à sa recherche. Il la découvrit juste au moment où, le voyant arriver, une massue mâle se sépara de la vieille branche qui la retenait pour lui

souhaiter une bienvenue radicale. Un « PLOC » sec résonna dans la tête du Rougeaud. Firmin dans le coaltar, eut tout le loisir de compter les étoiles d'une nouvelles galaxie.

Sur la plage, le pied gauche de Robert, souriait de tous ses orteils endoloris. Lorsque le nain médecin vit revenir Yvette et Firmin tous deux lauréats du championnat du monde de bosses dédromadairisées. il se mit en quête de plantes médicinales propre à atténuer leurs maux. Dans une clairière aménagée, il découvrit six buffles endormit. Dans l'anus de l'un d'eux il préleva une bonne poignée de bouse chaude et vint l'appliquer sur le visage tuméfié de Firmin, ainsi que sur la face sanguinolente d'Yvette. L'onguent fit merveille, dix minutes plus tard leur tête avait retrouvé figure humaine. Il fallait manger maintenant. Josette et Firmin partirent à la recherche de nourritures terrestres pendant qu'Yvette et Robert prenaient possession d'un arbre dont le tronc principal ressemblait à une table et les deux petits troncs secondaires faisaient penser à des bancs.

- Robert : Ragougna pif paf choubouille? (traduction) J'ai jamais vu d'arbre comme ça !

- Yvette : C'est un arbre à pique-nique. Il ne fait jamais de feuille et l'on peut s'en servir de table.

- Robert : hur pou toc (traduction), C'est pas con.

Yvette se dirigea vers l'arbre à pique-nique. Le soleil couchant balançait un rayon rose coquin sur sa croupe ondulante. Cette chaleur insidieuse incita la sirène à accentuer le balancement de son popotin. Robert subjugué se leva et suivit son sexe en érection. Yvette lui tournait le dos. Penchée sur la table, elle semblait chercher quelques choses. Robert monta sur le banc du pique-niquier et lui tint à peu près ce langage.

- Robert : turul supette ricafu hup hop caf zipouille (traduction), vois l'érection fulgurante qui me précède, si tu le désires nous allons

pratiquer une copulation subtilement instantanée sur le dos de ce bienveillant pique-niquier.

- Yvette : Grand fou !

le nain voulut venir au contact, mais déséquilibré par le poids de son pénis, se cassa la gueule. Yvette recula à vive allure. La jonction chaotique se produisit sous le regard lubrique de six grues cendrées, perchées sur un prunier d'Agen gras.

Pendant ce temps, Josette et Firmin s'étaient enfoncés dans la végétation ordonnée d'un verger luxuriant. Des pommiers rigoureusement identiques exposaient sur chaque branches adultes six pommes aux formes impeccables et aux couleurs rigoureusement semblables. Firmin s'esclaffa : « Que de pommes, que de pommes ». Il voulut en cueillir une, six lui restèrent en main. Il en sépara une qu'il offrit à Josette. Elle croqua.

- Josette : Pouhaa ! dégueulasse, on dirait une patate.

- Firmin : Viens, là-bas il y a des poires qui ressemblent à des melons. Elles sont magnifiques.

Firmin en cueillit une et la croqua : Arkk ! C'est dégueulasse, ça a l'goût d'patates.

Ils poursuivirent leur exploration. Arrivés en lisière du verger, ils découvrirent un alignement parfait de coquettes huttes identiques entourées d'une impénétrable palissade surmontée d'un entrelacs de ronces aux épines menaçantes. Si bien qu'ils n'en virent que le toit. À peine s'avancèrent-ils vers la première hutte qu'un molosse se mit à aboyer férocement. Ils pressèrent le pas. Chaque fois qu'il approchaient d'une palissade un autre chien sauvage se mettait gueuler. En cinq minute ce fut un déchainement de rage haineuse...

« Quel accueil ! » dit Firmin. « ça en dit long sur leurs maitres ! » renchérit Josette. Ils s'éloignèrent rapidement et pénétrèrent dans un sous-bois truffé de chênes truffiers stériles. ils entendirent les caquètements caractéristiques de poules en pontes. S'approchant, ils

virent une sorte de grande cage rectangulaire entourée de filets métallique doré occupée par six coqs noirs autoritaires et trente-six poules blanches dociles. L'organisation de ce poulailler les laissait pantois. Les poules pondaient à la suite les unes des autres. Les œufs roulaient dans une sorte de canalisation intelligente qui les plaçait délicatement dans des boîtes en carton. Lorsque six œufs se trouvaient dans la boîte, celle-ci se refermait. Les coqs, contrôleurs de qualité, ne ménageaient pas leurs remarques désobligeantes : « Coco ricoquetier comme que cot codak croute qui ca con cot eurico » traduction : Bandes de connes c'est pas fini de pondre des œufs siamois, les coquetiers n'ont qu'un trou !

Depuis le moment de leur arrivé sur l'île, le soleil bas sur l'horizon n'avait pas bougé. Mais quelque chose se passait dans le ciel. Six nuages carrés arrivaient de l'Orient pendant que six nuages de mêmes formes arrivaient de l'Occident. D'un rose fluorescent, les douze nuages se mirent à appuyer sur le soleil qui se coucha sans aucun bruit. Firmin eut juste le temps de s'emparer de quelque boites d'œufs.

- Firmin : C'est étrange ce coucher de soleil, chez nous y'a toujours des problèmes.

-Josette : Ici y'a pas d'soucis, tout est calculé pile-poil. Chaque saison fait son boulot. Au printemps, ça bourgeonne à la baguette. L'été y fait beau au coup d'sifflet. Si y pleut, la pluie n'a le droit de tomber que de vingt et une heures à cinq heures du matin. L'hiver, le froid n'est là que la nuit et encore seul'ment si il a l'autorisation du régulateur. Et la neige, tombe seul'ment si son dossier d'enneigement à été accepté. À l'automne toutes les feuilles meurent ensemble et tombent le même jour. Ça fait un d'ces boucan. Tout au long de l'année le thermostat général est réglé démocratiquement. Les cons votent à bull'tins couverts. C'est pourquoi ici, y'a toujours un temps mis figue, mi raisin. »

Petite digression relative aux relations entre le jour et la nuit dans la nuit des temps : Au début du commencement du monde le coucher de soleil, la tombée de la nuit et le lever du jour s'effectuaient très empiriquement. Les dieux plus spirituels que manuels avaient complètement oublié de créer l'infrastructure nécessaire au passage du jour à la nuit et vice et versa. Pas de poulies fixées aux cieux. Pas de crochet en lisière de nuit. Aucun palans de nuage. Personne pour dompteur de lune, pour dresser le soleil. Toutes ces tâches surhumaines étaient accomplies dans la plus grande improvisation par des hommes dont le cerveau flottait encore dans le yaourt de l'ignorance crasse. Ne disposant que de pieds-de-biche animaliers, de défenses de mammoth télescopiques et de massues bio, Ces héroïques pionniers accomplissaient des miracles. Si les saisons laissaient encore à désirer la succession des jours et des nuits s'effectuaient honorablement. Mais encore très loin de la perfection pointilleuse des Connardlandais. D'ailleurs Robert et Firmin en étaient tellement impressionnés qu'ils n'étaient pas loin de penser que l'île aux cons portait mal son nom.

Mais patience, retrouvons nos chercheurs de noises et leurs sirènes.

- Firmin : Ça fait longtemps que tu connais cette île ?

- Josette : Oui, mais ici, y s'aiment pas trop les sirènes comme nous.

Ils ont leurs propres sirènes.

- Firmin : Si elles sont aussi gaulées que toi, je signe tout d'suite !

- Josette : Pour sur elles sont canon ! Mais elles ont du recul. Elles ont des ch'veux longs, blonds bourrés d'étoiles de mer. Elles ont des lèvres rouges ourlées comme des rebords de bidet et une queue de poissons à bretelle. Par contre pour la natation, zéro ! Ça plonge pas ces gonzesses-là. Ça flotte ! C'est des sirènes gonflables. Les cons s'en servent de bouées

canard ou d'objets sexuels, les Poussabous de cible et les crocodiles de chewing-gum...

Un sourd grincement suivit d'un léger tremblement de sol interrompit la conversation.

- Firmin : Tu-dieu, c'est un tremblement de terre ?
- Josette : Non, un tremblement d'île. Il est tant d rentrer au camp. L'île ne va pas tarder à basculer.

Dix minutes plus tard ils arrivaient sur la plage artificielle articulée. Devant un grand feu de branches de bonsaïs, Yvette apprenait patiemment à Robert la prononciation de la langue Rougeaude.

- Yvette : Haricot
- Robert : Bourricot

Le sol se mit à émettre une longue série de vibration suivie d'un grincements terrifiants.

- Robert : Qu'on se pisse-t-il ?
- Yvette : Non, Que se passe-t-il ?

La plage montait pendant que la terre descendait.

- Robert : Que se pèsse-t-il ?
- Yvette : Presqu'impec ! C'est vendredi soir, tous les cons quittent les villes du Sud pour remonter en week-end. Ça va grincer toute la nuit.
- Robert : Y pourra met des louiles !
- Yvette : Personne n'est parfait, même les cons. En tout cas demain matin, y s'ront partout. Et comme y bougent toujours ensembles, de temps en temps, ça fait des catastrophes. À la dernière coupe du monde de RAMLUF, quand l'équipe des cons a gagné sur celle des faut-cons. La foule en délire a sauter si fort que l'île flottante à pris de la gite et s'est r'tournée d'un coup dans la crème en glaise. La moitié des cons se sont noyés. Mais comme les cons ont pas d'mémoire

et qu'la population continue d'augmenter, Vaudrait mieux pas être là pour les prochains jeux olympiques divers ! Mangeons en vitesse et filon, La plage pour les cons c'est sacré » lança Josette se grattant les écailles d'un sein.

À peine s'asseyaient-ils sur les bancs de l'arbre à pique-nique qu'un homme en combinaison noire, précédé d'un gros chien tenant lui-même sa laisse en gueule, s'approcha. On pouvait voir le mot « sécurité » tatoué sur la langue pendante du chien et imprimé sur la casquette, le brassard, le slip et les chaussettes de l'homme qui ne dit mots. Et pour cause il était muet. Robert lui adressa la parole: « Souv évaporeriez bien une petite verre ? » Firmin rectifia : « Très poétique mais je préfère : Vous prendrez bien un p'tit apéro ? »

Le chien de muet (qui équivaut au chien d'aveugle) répondit : « Non-merci, nous sommes en service. À ce propos, vous avez une autorisation d'occupation de plage ? »

- Josette : J'savais pas qu'y fallait des laissez bronzer ? On fait qu'passer. Rassurez-vous on laiss'ra les lieux aussi propre qu'on les a trouvés.

L'homme de sécurité fit sèchement en langue des signes ce que le chien traduisit méchamment : « Vous venez d'où ? »

- Firmin : Nous venons des territoires Rougeauds-Ramalans en amont du fleuve et nous nous rendons avec nos sirènes à la rencontre des hordes Poussaboutes afin qu'ils nous aide à révéler notre violence cachée.
- Le chien : Vous allez être servi. Nous avons arrêté un espion Poussabout qui se faisait passer pour un con. Méfiez-vous leur dictature est secouée de luttés intestines. C'est la merde et je ne serais pas étonné qu'ils veuillent exporter leur matière révolutionnaire. Entendez-vous dans nos campagnes mugir ces féroces soldats ?

- Firmin et Robert (en cœur pour la première fois) : On entend bien des craquements mais...?
- Le chien : Oui, ils viennent jusque dans nos bras égorger nos fils et nos compagnes
- Firmin et Robert : Pourquoi ne prenez-vous pas les armes, citoyens, vous formeriez vos bataillons...
- Le chien : Attendez un peu.

L'homme de sécurité secoua vivement la laisse du chien.

Le chien : Réflexion faite, mon collègue à soif !

A cet instant, dans l'empire dictatorial des Poussabouts, Roland le rusé, dernier empereur en titre, s'adresse à son peuple.

- Roland : Frères ennemis, Je vous ai réuni ce soir afin d'esquisser le grand dessein pour lequel notre nation conquérante doit sacrifier la paix vaseuse dans laquelle elle croupit afin d'éliminer les ennemis publics numérotés de un à dix. La vindicte plus polaire doit se déverser. Car la vengeance est un plat encore trop surgelé !

À ce moment, un bras prolongé de sa main se leva pour demander la parole. Une hache tournoyante quitta la main de Roland et vint trancher net le petit doigt du contradicteur.

- Roland : Tu as la parole Daniel, mais ton temps et tes doigts sont décomptés.

L'assistance se mit à égrainer : 4, 3, 2, 1...

- Daniel : En tant que seul représentant de l'opposition...

Le mot se terminait à peine qu'une cinquième hache sifflât au-dessus des têtes, mais Daniel, vieux routier de la politique-fiction se baissa fort à propos. Ce que ne fit pas le grand benêt qui se trouvait derrière lui. Chlacc ! Sa pensée, son cerveau qui l'échafaudait et la tête qui contenait le tout fut sectionnée, vouant le propriétaire à cette inconscience définitive appelée mort. Daniel repris la parole que la hache lui avait coupée.

- Daniel : Majestueux enfoiré de dictateur de mes fesses. Tu viens de tuer un de tes plus valeureux tortionnaires. Je réclame une minute de silence.

L'assistance compta à voix basse : 1, 2, 3, 4...

- Roland : Parle, je t'écoute.
- Daniel : Pas encore, la minute ne fait que commencer.
- Roland : Je t'offre généreusement la parole et tu la transformes en minute de silence. Tu ne respectes rien. (Sentencieux en pointant Daniel du doigt) Non-respect de la parole donnée. Gardes emparez-vous de ce chien !

Mes les gardes restèrent de marbre et pour cause, ils en étaient.

- Roland : (indigné) Si même les statues refusent de m'obéir. Où va-t-on ? Que puis-je faire ?
- Daniel : Te démettre, te soumettre, abdiquer, foutre le camp grosse pourriture. Ne vois-tu pas que les Poussabouts sont à bout. Qu'à cause de notre agressivité guerrière perfidement entretenue à petit feu par des pervers polymorphes de ton espèce, nous ne sommes plus que vingt-deux hommes pour encadrer les stages de guerre, honorer les quatre-vingt mille quatre cents cinquante quatre veuves et élever trois cent mille Neuf cent quatre vingt treize orphelins. La situation est grave, réveilles-toi et casses-toi.
- Roland : je n'accepte pas ton bilant catastrophiste. Il n'est pas le mien, je ne le reconnais pas. Certes nous avons un fort déficit budgétaire et je t'accorde qu'il est de mon devoir de remanier la tête du ministre responsable...Bernard, arrives un peu ici, que j'te la coupe... !
- Daniel : Ne noie pas le poisson avec l'eau du bain du bébé que tu as jeté à sa naissance, c'est toi le responsable de cette déroute monétaro-psychologique et tu dois payer.

- Roland : Jamais on ne m'a parlé sur ce faux ton. Moi qui ai tant fait pour toi. Qui, a tranché tes liens lorsque simple attaché de presse, tu allais être dévoré par un rédacteur en chef cannibale ? Qui t'a nommé ministre de la paresse écrite noire sur blanc ? Qui, enfin a pris ta femme en stop et te l'a rendu en sainte ? Qui...hun !
- Daniel : Ta gueule !
- Roland : Aucun homme vivant longtemps ne s'est adressé à moi comme ça ! Infâme sagouin ! Tu vas le payer de ta vie et de ton souvenir, immonde ordure. Viens te battre.
- Daniel : Un peu que j'viens pauv' tache.
-

Les deux hommes saisirent leurs cimenterres en alliage léger et commencèrent un duel d'apparence démocratique mais surtout traîtreusement sauvage qui conduirait le perdant à la mort. Les injures plurent : « Ordure... Eunuque...Cyclope du cul ...Fumier de mouche à merde...Pleûtre... » Tous deux ne se battaient d'une main ferme. L'autre, molle et désœuvrée en concevait une forte culpabilité. Aussi après avoir multiplié les signes obscènes, elles s'emparèrent l'une d'une écumoire et l'autre d'un couvercle de friteuse. Et les coups culinaire se mirent à pleuvoir selon une météo ultra-violente.

L'habile Daniel sectionna un morceau de la cuisse droite du tirant, tandis que ce dernier trancha net la bretelle gauche de l'opposant. Tous les guerriers Poussabouts faisaient cercle. Et comme le sang commençait à couler une hyène et son hyen s'approchaient subrepticement. Ils n'étaient pas seuls, quatre limaces à coquille étaient là aussi. L'une, particulièrement assoiffée de sang, s'étant approchée de trop près, failli causer la fin prématurée du combat. Daniel posa un pied vaillant sur l'imprudent gastéropode et entama une glissade qui se conclut par un terrible contact entre son fessier et le sol granitique. Roland le rusé en profita pour tenter une perforation

intestinale, mais Daniel, par une vive rotation du fessier évita le coup. Ce que ne fit pas sa bretelle droite dont l'âme s'envola vers le paradis des bretelles laissant le pantalon livré à lui-même. En urgence Daniel lâcha son couvercle frittien pour récupérer son falzar. Roland le rusé, trop confiant, voulut profiter de la confusion culottière. Mais l'épée à double tranchant de son adversaire ne lui en laissa pas le temps. L'oreille droite et une partie de la fesse gauche se séparèrent à regret de ce corps avec qui ils avaient toujours fait qu'un. Par la suite Daniel perdit la main qui se trouvait dans la poche du pantalon qu'elle soutenait. Du coup ce dernier tomba, laissant apparaître un mignon petit caleçon à fleurs coupées. Roland venait juste de perdre ses lunettes de granite, quand une horde de femmes vociférantes firent leur entrée dans la salle polyviolante. Fonçant au milieu des belligérants, l'une d'elles, Raymonde, une petite ronde, s'interposa. Quelques coups l'atteignirent de plein fouet, mais, bien que son sang chaud s'écoula, elle garda son sang-froid.

- Raymonde : Ah ! les mecs franchement vous déconnez. On ne peut pas vous laisser en paix dix minutes sans que vous vous étripiez. Mais qu'est-ce qui va nous rester à nous les femmes, des cadavres, des infirmes, des maquettes, des échantillons, incapables de faire la plus petite vaisselle ? Ginette, Ophélie emparez-vous de Daniel, moi je me charge de Roland.

Si Daniel se laissa remonter les bretelles (coupées), Roland qui se croyait le plus fort voulut résister à Raymonde. Le cercle des guerriers se doubla du cercle de leurs femmes ainsi que de celui des veuves et des orphelins. Cela faisait beaucoup de cercles concentriques qui en se refermant sur Roland le rusé finirent par l'immobiliser. Raymonde lui confisqua l'ustensile de cuisine ainsi que son épaisse épée. Privé de son écumoire il écumait de rage.

- Roland : À moi les mâles... Merde, mais vous n'avez plus rien dans l'slip ou quoi ?

- Une voix d'homme dans la foule : Si mais on en a besoin !
- Raymonde : Suffi, immonde barbare. Il est tant d'abdiquer. Ton règne ne fut qu'un gigantesque fiasco. Le déficit de la balance des paiements atteint un tel degré d'insalubrité que nous femmes, rougissons à chaque fois que nous nous prions l'épicier céleste. Nos cimetières sont pleins comme des œufs et tous les charognards sont obèses à force de manger nos fils dans les compagnes. Lâchez vos armes citoyennes, déformez vos bataillons. Marchons Marchons que notre sang pur coagule enfin dans nos sillons.
- Roland : Menteuse, menteuse. Comment oses-tu t'attaquer à mon œuvre . Moi qui vous ai donné tant de victoires historiques, tant de gloires postéritaires, tant de donneurs de sang anonymes?
- La foule : Ta gueule, ta gloire tu sai où on s'la met ? Avec un bilan pareil moi j'écraserai. Et puis merde, qu'on le pende, qu'on le brûle, qu'on l'écartèle, qu'on le carpatchiose, qu'on le vaporise Ce chien, ce porc !
- Roland : Non pas ça, pas la vapeur ! Bien que la cuisson à la vapeur conserve tous les sels minéraux, je ne veux pas. Par pitié, même si il bégaye, mon passé parle pour moi. Et puis j'ai eu une enfance difficile...sans parents et sans sels minéraux.
- Raymonde : Tous les clignotants sont au rouge et monsieur le héros pleurniche ! Tu m'débectes, Incapable. tu n'es qu'un minable dictateur d'opérette.
- Roland : Oui c'est vrai, je le suis et je le prouve. Il se mit à entonner : « La belle de Cadix a des yeux de velours, La belle de Cadix...
- La foule : Ta gueule, ta gueule...OU, Ou...

Dans la confusion générale Roland fut saucissonné, emporté et emprisonné pour une longue garde-à-vue aveugle dans un cachot

caché. En attendant un procès provisoire et expéditif, Daniel le rebelle fut élu chef intérimaire et Raymonde première ministre. Tous deux s'enfermèrent dans une chambre froide où ils formèrent un nouveau cabinet gouvernemental.

Un chien arriva en trombe d'eustache. Sur sa langue pendante était tatoué, le mot « sécurité sortait et rentrait au rythme de son essoufflement. Il se mit à hurler : Je veux tout de suite voir le directeur des sévices sacrés ! La plantonne qui faisait les cent pas devant rien, lui répondit : « Il est plus là, disparu »

- Le chien : Mais enfin c'est urgent !
- La plantonne : Mon biquet, le gouvernement a été renversé, alors ton dirlo, introuvable...
- Le chien : Cessez ces familiarités, nous n'avons pas gardé les vaches ensemble.
- La plantonne : Si justement.
- Le chien : C'était quand ?
- La plantonne : Quand les poules avaient leurs dents de lait.
- Le chien : je n'étais pas né.
- La plantonne : Pas né, pas né ? T'étais faux-né peut-être ?
- Le chien : Je n'comprends pas !
- La plantonne : C'est d'l'humour.
- Le chien : Vous vous foutez de ma gueule ?
- La plantonne : De votre truffe. Pourquoi cette irracibilité ? Pourquoi cédez-vous à cette susceptibilité typiquement canine. Il faut vivre avec son âge mur et pisser contre, sinon où va-t-on ?
- Le chien : Écoutez, je n'ai pas de temps à perdre, des envahisseurs incrédules sont en phase aiguë de pénétration. Nous devons nous protéger...

Dans l'immeuble gouvernemental une sonnerie de trompe retentit. La porte de la chambre froide s'ouvrit. Raymonde et Daniel en sortirent le sourire aux lèvres et le rouge aux joues.

Raymonde s'avança et Daniel prit la parole qui attendait sagement d'être prise.

- Daniel : Messieurs, Mesdames voici la formation de mon gouvernement : Ministre des affaires étrangères, Gisèle Gouli. Ministre de l'intériorité externe, Xavier Truder. Ministre de naguère, Gaëtan Passe. Ministre de l'avenir immédiat, Cyclamen Deveaux. Ministre du temps emprisonné, supprimé, Oui, nous supprimons les prisons car nous manquons de bras, de bittes et de couteaux et nous n'aurons pas trop de temps libre pour bricoler un avenir radieux à nos chères têtes blondes et brunes mêlées. Je continue : Ministre des sévices sacrés, Henry Croudou. Ministre des spores et pollens Philippe Platin... Après avoir détaillé tous les postes ministériels, Daniel poursuivit : « Comme vous l'voyez, les femmes font une entrée massive dans mon gouvernement. L'une d'entre elles en occupe même , pour la première fois, le poste de dictateur adjoint. Je vous demande de l'applaudir ». Une clameur féministe fit trembler le bureau. Daniel reprit : « Sur les vingt et un hommes disponibles de notre nation, si nous décomptons les tarés, les vicelards, les incultes et les débiles profonds, il n'en reste pas beaucoup qui puissent remplir des fonctions ministérielles avec toutes les compétences que requière notre situation alarmante. C'est pourquoi le temps était venu de faire place à la parité. Et même de reconnaître à la femme une certaine supériorité dans de nombreux domaines... « Non ce n'est pas possible, j'ai rêvé, j'ai mal entendu ? La supériorité de la femme ? » dit une voix masculine. « Ta gueule » répondit Daniel. « Là, j'ai bien entendu... » répondit la voix qui se tut.

Le nouveau chef poursuivit son discours une partie de la nuit. Vers cinq heures du matin tout était dit.

Comme vous le constatez, ça ne va pas fort chez les Poussabouts. Sur l'île aux cons non plus d'ailleurs. La fin de semaine a précipité des centaines de milliers de 4X4boeufs sur les auto-voies. Une cacophonie de meuglements klaxonifaires se mêle aux invectives graveleuses des conducteurs, Le tout rythmé par le bouzage régulier des bovins dont l'immobilité les fait ressembler à des statues équestres.

L'homme et le chien de sécurité s'étaient éclipsés depuis belle lurette quand l'île flottante se mit à pencher dangereusement. « Tout penche, tout flanche, tout se casse la gueule ». Lança Firmin, fataliste. Josette renchérit : « Les cons débarquent, embarquons ! » Nos quatre aventuriers sautèrent les uns dans l'eau et les autres dans la pirogue. Lorsque les bouchons routiers se débouchèrent cela faisait longtemps que notre quatuor avaient dépassé la pointe sud de l'île . Le fleuve vertigineux avait retrouvé son unité, mais le courant s'accroissait. La spirale de la violence les entraînait vers un vilain centre de gravité.

- Robert : zic à pan luc pas loin maintenant ? Traduction : On doit pas être loin maintenant ?

-

Depuis peu, à intervalles réguliers, de mous remous suivaient la pirogue. Josette et Yvette plongèrent en reconnaissance. Les mous remous s'éloignèrent. La jolie tête blonde d'Yvette sortit de l'eau et cria au deux piroguiers : « Bien venus en Pays Poussabouts, les sirins sont pas loin».

Le sirin est une sirène mal dont la queue de poisson possède deux énormes testicules recouvertes d'écailles.

À une centaine de mètres de l'avant de la pirogue, une lingette d'écume se dirigeait rapidement vers l'embarcation. Firmin amena celle-ci dans l'axe et évita sans peine l'homme torpille. Le sirin revint à la charge

plus de dix fois. Il attaqua par l'arrière, par les côtés, par l'avant, par dessous, rien à faire. Efficacement renseigné par Yvette et Josette, Firmin parvint à éviter toutes les attaques. Le courant du fleuve se calmait et l'embarcation déboucha sur une sorte de grand lac d'eaux claires barbu de longues algues nonchalantes.

Tout essoufflé, un sirin à crâne d'obus fit surface. Il n'était pas de la première jeunesse.

- Le sirin : Bienvenus à Tudarbor, capitale portuaire du pays Poussabouts.

Firmin et Robert semblaient déçus de l'amabilité sirine. Ils s'attendaient à de démoniaques attaques, à de perfides agressions et surtout à des bordées d'injures dégradantes. Au lieu de cela un pathétique homme grenouille aux cuisses molles et au souffle court qui leur souhaitait la bien venue. Le monde à l'envers !

Firmin dit avec dérision : « Nous sommes peut-être chez les Poussabouts d'souffle ». Il ne croyait pas si bien dire. La situation de l'empire empirait. L'agonie n'était pas loin. Yvette avait posé un bras et Josette une nageoire sur la proue de la pirogue. Les cuisses de l'une et la queue de l'autre caressés par les algues alanguies battaient l'eau claire sans précipitation. L'embarcation avançait lentement vers ce qui ressemblait à une jetée dont le phare rouge de confusions concurrençait inutilement un soleil fourbe. Des chants langoureux encombraient l'air.

Robert monté sur le banc avant, une main sur les yeux examinait la scène. Doté d'une acuité visuelle hors du commun, il pouvait en apprécier chaque détails. « niacdes fem ces piege gros comaison ! » En dégorgeant Robert, Yvette lui avait fait faire des pas de géant au niveau du langage. C'est sûr, ça sentait le piège toutes ces femmes chez les ultra-violants. Nos sirènes ne s'y trompaient pas.

- Josette : ça y'est vous s'y êtes chez les Poussabouts. Z'avez pu besoin d'nous !
- Firmin : Tu as l'air remonté ma Josette ! Tu sais, c'est notre devoir qui nous appelle...
- Josette : Et nous, on compte pour du beurre ?
- Firmin : Oui ! Mais quel beurre ! Tes mollets de coquelet, tes pieds lourdement chaussés, ton bassin balançoire, les écailles de tes seins, tes yeux inséparables et ta soyeuse pilosité. Comment, de tout ça, vais-je pouvoir me passer. J'ai le cœur déchiré d'interrompre notre idylle mon idole. Mais ce n'est que reculer pour mieux sauter. Je te jure, ma sauterelle, te promets ma dulcinée, d'être l'homme chaste et pure qui violemment formé reviendra dans l'eau glauque pêcher à tes côtés !
- Josette : Ah les hommes ! ça promet la lune en croissant et ça vous laisse des miettes de bâtard.
- Robert : Fifidi toumoi com baiser ma pouldo !
- Yvette : Ta poule d'eau ! J't'en foutrai des poules d'eau. Viens sesette, on s'tire. L'eau sent la vase avec ces deux cocos. À la r'voyure faux-derches. Faites-vous poussez à bout si ça vous chante. Pleurera bien qui pleurera les premiers !

Elles lâchèrent l'embarcation et s'éloignèrent en ridant la surface de l'eau sans ce retourner. Sur ce chant de sirènes désabusées, Firmin, tristounet, repris la pagaie, pas gaie. Robert était dans d'autres dispositions. Sur la jetée toute proche la foule des femmes esquissait des danses de croupe plus que suggestives. La pirogue accosta. Littéralement arrachés de l'embarcation Firmin et Robert reçurent force colliers de ronces et couronnes d'orties en signe de bienvenue. Raymonde, vice dictateur à vie, les accueillit en les pressant sur ses seins monstrueux. Après cette accolade protocolaire, elle les guida parmi la foule gloussante des femmes excitées comme des puces.

D'un sans-gène absolu, celles-ci évaluaient à haute voix les possibles prouesses sexuelles de nos deux aventuriers. Ces gaillardes aux formes plantureuses ne se contentaient pas de parler ! Elles touchaient. Firmin et Robert qui, au fond, étaient de grands sentimentaux, ne savaient plus où se mettre. C'est avec soulagement qu'ils virent arriver un homme armé jusqu'aux dents qu'il portait en prothèse. Daniel le rebelle, après leur avoir serré la main, les fit suivre vers les salons d'honneur où une petite réception les attendait impatientement . Daniel d'un geste prompt fit cesser le tumulte et dans un silence parfait prononça ce petit discours : « Chers stagiaires de guerre soyez les bienvenus. Il me faut hélas vous annoncer que notre calendrier de formations accélérées à la violence aveugle est clos pour un bon bout de temps. Sous une pression pacifiste salvatrice, le peuple Poussabouts entame un tournant sur la gauche de son histoire maladroite. Sous la direction de Raymonde ici présente un vaste programme de paix unilatérale va être lancé le plus loin possible. » Robert et Firmin échangèrent un regard interrogatif et désappointé. « Nous espérons vivement que vous vous joindrez à nous dans cette entreprise enthousiasmante. Il y a des places à prendre dans les lits de nos maisonnées ». Une rumeur enthousiaste secoua la foule des femmes. « Comme vous vous en êtes rendu compte, nous manquons d'homme. C'est pourquoi la multi-polygamie vient d'être rendue obligatoire dès l'âge de seize ans. » il poursuivit sous les ovations : « Cette mesure-phare, j'en suis persuadé, saura redresser notre courbe démographique masculine mise à mal par l'auto-terrorisme de notre violence aveugle, pour laquelle nous cherchons toujours les lunettes adéquates . Une autre cause accentue sournoisement le déséquilibre de notre balance des naissances. Je veux parler du terrorisme, oui, le terrorisme gourmand des lapins prélève un lourd tribu prénatal sur nos champs de choux où naissent peut-être comme chez vous, la futur élite de notre gente masculine. C'est pourquoi, je

déclare la chasse ouverte en permanence quarante huit heures sur vingt quatre. dans tous les champs de choux y compris ceux de Bruxelles. Recevez à cet effet chers amis ces deux arcs à répétition ainsi que ces cailloux auto-propulseurs à grandes oreilles. J'espère que votre réputation de chasseur égalera l'écho de vos prouesses sexuelles. Pour terminer, sachez que nos veuves éplorées vous attendent de pieds fermes et de literie renforcées. Robert et Firmin je vous fais citoyens donateurs de sperme et de tout ce qui va avec... » Sous un tonnerre d'applaudissement, la pluie se mit à tomber et tous se dirigèrent vers le buffet.

Dans l'estomac vide de nos futurs reproducteurs tombaient pèle-mêle toastes, amuses-gueules, chips petits-fours et autres mini-saucisses. Surprise ! Tout était à base de lapin ?

Lorsque la petite sauterie eut pris fin, Raymonde leur proposa une visite sans chichi du centre-ville de Tudarbor. Quelques pas nous feront le plus grand bien dit Firmin à Raymonde qui lui lança une œillade sans équivoque. Ils sortaient à peine de la tante d'honneur que résonna au loin le chant des sirènes inquiètes. Ils se regardèrent troublés. Firmin demanda à la dictatrice : « Dites-moi, nous avons deux amies amphibies qui nous ont guidés jusqu'à vous. Seraient-il possible qu'elles vinssent nous rendre visite ? »

- Raymonde un peu gênée : Amies, Amies ou plus que ça ?
- Firmin : Plus que ça !
- Raymonde : Alors uniquement durant vos heures creuses. Sont-elles jalouses ?
- Firmin : C'est possible !
- Raymonde : À votre place je prendrais des distances. Nos femmes vous ont trouvé très à leurs goûts. Leur harcèlement sexuellement pourrait prendre des formes extrêmes.
- Firmin : Nous saurons nous défendre !

- Raymonde, avec un petit rire égrillard : Vous avez intérêt ! Faut pas leurs en promettre ! En attendant venez vous instruire de notre société.

Robert , dont le Rougeaud s'était beaucoup amélioré, déclara : « Nous vous suivons à condition de vous précéder. »

- Raymonde : Soit : passez je vous en prie.
- Robert : Je n'en frais pas !

La pluie avait cessé. Les deux touristes précédés de Raymonde et suivis de quatre accortes gardes du corps s'avançaient dans ce qui, de nos jours, s'appellerait une ville nouvelle.

Ils arrivèrent sur une place où ce croisaient en tout sens de curieux petits engins ressemblant à des monocycles. Robert s'en étonna : « Pourquoi ces machines acceptent d'avancer avec les pieds ? »

Raymonde : Si elles refusent, elles ne progresseront plus et chez nous le progrès c'est vital !

- Firmin : Une chose m'intrigue, comment vous, guerriers brutaux, êtes-vous parvenus à mobiliser une partie de votre intelligence pour inventer la roue ronde , alors que nous, pacifistes, donc intelligents, ne sommes parvenu qu'à concevoir une rudimentaire roue ovale, et encore avec une forte dominance rectangulaire !

- Raymonde : Les guerres sont toujours l'occasion de progrès scientifiques majeurs ! Par une nuit d'orage Fulbert notre stratège lunatique inventa la guerre éclair. Pour cela il nous fallait progresser rapidement.
- Firmin : Le cheval ne vous a pas tenté ?
- Raymonde : Le cheval ? Quel horreur !
- Firmin : La première conquête du guerrier c'est quand même la plus belle conquête de l'homme, non ?
- Raymonde : Du guerrier primitif oui, mais nous ne mangeons pas de ce pain là !

- Firmin : Vous avez tord le saucisson de cheval vaut le déplacement !
- Raymonde : Notre gastronomie conflictuelle nous a guidé vers d'autres choix.
- Firmin : Excusez ma curiosité malade. Comment s'est effectué ce rond bon technologique à pédales ?
- Raymonde : Le Poussabouts vainqueur a pour habitude de voler, violer et asservir mais aussi et surtout de pratiquer le pillage des cerveaux.

C'est pourquoi, après notre victoire contre les cyclo-cyclopes, nous sommes revenus à mono-vélo.

- Firmin : Quel est ce peuple inconnu de nous ?
- Raymonde : Les cyclo-cyclopes sont une nation nomade qui vit sur les terres plates, au-delà de la chaîne des montagnes molles.
- Firmin : Qu'ont-ils de si extraordinaire ?
- Raymonde : Ils roule en file indienne, mais sans plume. Par économie visionnaire ils n'ont qu'un œil. C'est pourquoi vous n'en verrez jamais deux de front. Sauf en famille recomposé où l'enfant marchant souvent devant. On les appelle alors les tricycles. Ce sont de piètres guerriers.
- Firmin : Pourtant ils vont vite ?
- Raymonde : Oui, mais le moindre bâton dans les roues les fait chuter. Et pour ce qui est du bâton on en connaît un rayon !
- Firmin : Comment vous êtes vous acclimaté au mono-vélo ?
- Raymonde : Difficilement comme vous pourrez le constater.

Robert s'arrêta devant un petit édifice dominé par une sculpture en marbre vert représentant un farouche guerrier monocycliste qui venait de se casser la gueule. Sur la partie basse une longue liste de nom était gravé en lettres d'or. « Qu'est cela, chère amie ? » Demanda

Robert qui, désormais, maîtrisait parfaitement le langage Rougeaud universel.

- Raymonde : Un monument aux morts. Il fut érigé au retour de la campagne cyclo-cyclopéennes. Pour regagner nos terre Poussaboutiques nous dûmes à nouveau franchir la chaîne des montagnes molles . Après une montée compliquée, passé le col des tarabisques nos soldats se jetèrent à corps perdus dans la descente. Le terrible enchaînement de virages en épingle à cheveux frisés qu'un surnois verglas tapissait généreusement fut raison de l'équilibre précaire de nos soldats surchargés. Êtes-vous déjà monté sur un monocycle ?
- Robert : C'est la première fois que j'en vois un !
- Raymonde : Vous verrez lorsque vous aurez mis le pied dessus vous n'pourrez plus vous en passer !
- Robert : La vie du conquérant n'est pas de tout repos sur ses lauriers, à c'que je vois ?
- Raymonde : Et celle des conquérantes, alors ?

Ils poursuivait leur visite en se faufilant à travers la circulation anarchique. Des dizaines de femmes pédalant rageusement sur de larges chemins caillouteux. Un gros embouteillage salué par des salves de coups de trompes et de noms d'oiseaux rares força soudain les cyclistes à rouler à pieds. À cette instant la petite troupe emprunta la modernité m'as-tu-vu du premier passage clouté expérimental. Malheureusement les clous avait été planté à l'envers ce qui entraînaient des crevaisons en série. Ne possédant pas de trousse de réparation les monocyclistes s'arrachaient les cheveux. C'est donc après avoir foulé un doux tapis de cheveux que nos touristes longèrent une sorte d'avenue de terre battue le long de laquelle ils croisèrent sept monuments aux morts, dix plaques commémoratives et un arc-de-Triomphe pour arriver devant la porte du grand cimetière.

- Firmin : Dites-moi Raymonde vous commémorez beaucoup me semble-t-il ?
- Raymonde : Nous nous sommes beaucoup battus et tous nos héros morts réclament haut et fort leur présence mémorielle dans notre quotidien. Voilà pourquoi, il ne se passe pas de jour sans qu'une cérémonie ne vienne tenir en haleine notre mémoire. Le problème est que cette suite ininterrompue de jours chaumés nous oblige à travailler la nuit, ce qui n'arrange ni notre sexualité, ni notre circulation. Les nuits sont noires par chez nous.
- Firmin : Chez vous aussi ? Ce doit être le deuil du jour !
- Raymonde : C'est pas bête c'que vous dites ! Déchaussez-vous, nous allons entrer dans le cimetière. Les morts aiment qu'on les caresse des pieds.
- Firmin : Les tombes sont très étroites dites-moi ?
- Raymonde : Pour conserver à nos valeureux morts une attitude farouche, nous les enterrons debout. Les lâches et les traîtres sont enterrés la tête en bas.
- Robert : Comme les autruches ?
- Raymonde : Comme les autruches.
- Robert : Et pourquoi toutes ces fontaines autour du cimetière ?
- Raymonde : Ce sont les tombes liquides des guetteurs d'amnésie. Après avoir été incinérés, les cendres de ces morts sont dispersées dans l'eau. Ce rideau d'eau rafraichit la mémoire des visiteurs et interdit à l'oubli de franchir l'enceinte mémorielle. En plus cette eau charrie pour chacun une âme liquide de substitution. Cela décourage chez nos morts toutes velléités fantomatiques. Vous comprenez ?
- Firmin : Parfaiteeeeeement !

Les gardes du corps de Firmin s'étaient rapprochées lui découvrant qui un sein, qui une cuisse. Elles commençaient à leur palper ouvertement

l'endroit précis que vous imaginez et qu'il m'est donc inutile de préciser.

- Raymonde : Je vous prie de m'excuser, une commémoration m'attend. Je vous laisse entre de bonnes mains. Sachez que la porte de ma chambre vous est toujours ouverte. Et elle s'éclipsa. Un soleil rose apparut timidement en haut d'un escalier de nuage qu'il se mit à descendre lentement.

Mains dans le nain, les deux protectrices de Robert l'entraînèrent sous les cyprès. Coincé, le nain grandit sous les palpations expertes de ces femelles déterminées. Les vibrations du sol et le bruissement des arbres montraient qu'elles étaient parvenues à leur fin. Du côté Firmin les choses ne traînaient pas non plus. Usant d'éjaculations précoces mais fort abondantes, celui-ci féconda les deux armoires à glaces à la vitesse de la fermeture éclair. Les cyprès laissaient leurs ombres s'allonger et comme il ne restait au soleil qu'une marche pour atteindre le sol, la lumière déclina toute offre de poursuivre la journée.

Les quatre femmes visiblement satisfaites accompagnèrent nos stagiaires de guerre las jusqu'à leur résidence lacustre. Ceux-ci, fatigués par cette journée fertile en événements, avalèrent sur le pouce une soupe de pattes de lapin au gingembre et allèrent se coucher non sans s'être lavé les dents. Leur hutte ressemblait à ce que serait bien plus tard les pailletes de certains clubs de vacances méditerranéens, mais en plus spacieux. D'ailleurs comme vous le verrez, il s'y passait à peu près les mêmes choses sauf que, côté vacances, on aurait pu faire mieux.

Cinq heures trente, Firmin découpait à la hache de précision les ennemis qui peuplaient son rêve guerrier, lorsqu'il sentit sous le drap en peau de pénis de vison une main lui saisir le sexe et le secouer violemment. Il se mit à hurler : « Non mais ça va pas, non ? » Une beauté Poussaboute nue comme un ver luisant arracha le drap en

rugissant: « Allons, allons mon biquet. C'est l'heure ! Dépêche-toi on a qu'un quart d'heure ! » Firmin la mort dans l'âme se mit à bander. À peine le pénis eut-il atteint la verticale que la bougresse chevaucha frénétiquement le Rougeaud. Après dix minutes de ce régime, un pied de la couche se brisa sous le dernier asseau de la femme en pâmoison. Dans la pièce à côté Robert poussait de petits cris rauques en besognant la femme qui venait de lui remettre un ticket parcheminé prouvant sa première place dans la file d'attente. Un long cordon de veuves s'étirait le long du chemin d'accès au bungalow. Et le jour n'était pas encore levé !...